

11 portraits d'architectes en Alsace (1964-1991)

séminaire « 100 ans d'architecture en Alsace :
écrire l'histoire, récolter la mémoire » 2019/2020



11 portraits d'architectes en Alsace (1964-1991)

séminaire « 100 ans d'architecture en Alsace :
écrire l'histoire, récolter la mémoire » 2019/2020

enseignant responsable : Gauthier Bolle

personnalités extérieures invitées durant le semestre : Anne-Sophie Cachat,
Amandine Clodi, Amandine Diener, Ana Chatelier, Tristan Siebert.

participants au séminaire : Victor Bartels, Nicolas Commisso, Jean De
Carnejane, Camille Dégremont, Clémence Diringer, Lucie Dubois, Elise
Duno, Gokhan Erginyurek, Loïc Favorini, Laura Haehnel, Janina Laura
Haug, Magdalena Hruschka, Xavier Muller, Kewin Niewiarowski, Olivier
Perret, Rosa Elena Plancarte, Charlotte Roy, Simon Walter, Kévin Schluth,
Joseph Schweitzer, Joanna Trindade, Anaïs Trur, Etienne Uhl, Simon Wal-
ter, Ahmet Yegenoglu, Agnieszka Znamierowska.

mise en page et graphisme : Camille Dégremont, Laura Haehnel.

DE L'HISTOIRE A LA MÉMOIRE...

L'histoire de la création architecturale et urbaine en Alsace depuis une centaine d'année reste en grande partie à écrire, notamment face aux transformations en cours sur ce patrimoine récent, dont les qualités initiales sont altérées ou peu reconnues. En outre, en 2021, l'ENSAS fêtera le centenaire de sa fondation en tant qu'école régionale d'architecture (ERAS). Fondée en 1921, l'histoire des acteurs et de la pédagogie de cette antenne locale de la section architecture de l'École nationale supérieure des Beaux-arts (ENSBA) a été initiée en 2013 par un ouvrage important. C'est pourquoi le séminaire visait à ouvrir un espace d'échange sur l'histoire et les recherches en cours autour des acteurs et de la production bâtie durant ce siècle en Alsace en participant à la récolte de la mémoire.

Afin de poser les premiers jalons de ce chantier, les participants de ce séminaire ont constitué des binômes d'enquêteurs autour d'un architecte ayant été formé et/ou actif dans la région. Au total 11 architectes, nés entre 1932 et 1964, diplômés entre 1964 et 1991, ont été interrogés sur leurs parcours. Le choix s'est ainsi porté sur des architectes qui ont connu des carrières assez diverses. Leurs trajectoires ont été tantôt éloignées d'une pratique directe de la maîtrise d'œuvre, tantôt fortement engagées dans la pratique ou dans l'enseignement - voire dans les deux (les enseignants encore actifs aujourd'hui à l'École n'ont délibérément pas été sollicités dans le cadre de cette campagne).

Les personnalités interrogées sont les suivantes :

1. Claude Amann (1932), diplômé de l'ERAS en 1964 ;
2. Daniel Gaymard (1941), diplômé de l'ENSBA en 1969 ;
3. Roger Jost (1938), diplômé de l'École en 1969 ;
4. Claude Bucher (1947), diplômé de l'École en 1970 ;
5. Gérard Altorffer (1942), diplômé de l'École en 1973 ;
6. Françoise Laroche (1948), diplômée de l'École en 1974 ;
7. Eve Burger (1952), diplômée de l'École en 1976 ;
8. Patrick Weber (1953), diplômé d'UPA 8 à Paris en 1977 ;
9. Jean-Marc Biry (1953), diplômé de l'école en 1981 ;
10. Jean-Jacques Virot (1953), diplômé de l'École en 1990 ;
11. P.U. (1964), diplômé de l'École en 1991 ;



INTERROGER LA FIGURE DE L'ARCHITECTE



À la manière de Florence Accorsi et Jacques Allègre proposant en 1992 l'étude de douze trajectoires d'architectes de la même génération à travers une série d'entretiens, il s'agissait de saisir la complexité des évolutions de la formation, des pratiques et des regards des architectes en interrogeant des personnalités ayant vécu une période intense de mutations des années 1960 jusqu'à la fin des années 1980. En effet, beaucoup d'entre eux ont vécu le bouleversement de 1968 (et connu la fin de l'enseignement de l'architecture aux beaux-arts), tandis que d'autres ont connu le développement des écoles d'architecture et de la recherche, la féminisation et la diversification des études comme du métier... Ainsi, dans la lignée des travaux récents sur le portrait d'architecte, les entretiens ont permis de révéler les différentes facettes des personnalités interrogées avec, pour question centrale, la définition même de ce qu'est ou devrait être un architecte et la manière dont il peut agir sur le monde.

La constitution de ces sources orales s'est faite par le biais d'entretiens semi-directifs fondés sur une trame commune interrogeant formation, parcours professionnels et enfin, regards portés sur l'architecture récente. Comme l'écrit Vincent Duclert : « le témoignage oral, mémoire triplement vivante pour ce qu'elle restitue du passé, ce qu'elle révèle du présent et ce qu'elle crée dans l'instant, est une expérience d'histoire, d'archives et de société qui est faite en permanence » : c'est à cette triple expérience que nous nous sommes livrés.

Le recoupement des résultats de ces entretiens, outre des éléments biographiques liés à des trajectoires individuelles, offre ainsi des éléments transversaux de compréhension de l'histoire des architectes en Alsace des années 1960 à nos jours, esquissant le portrait kaléidoscopique et évolutif de "l'Architecte", qui reste encore très largement à compléter. Même si les résultats sont issus d'un échantillonnage restreint, les entretiens se sont avérés instructifs quant à l'histoire de la formation et de l'apprentissage professionnel de ces architectes. Le doyen des architectes rencontrés est Claude Amann (1932), diplômé de l'ERAS en 1964 (1). Mis à part une personne formée auprès de Pingusson à l'ENSBA (2), les architectes interrogés ont tous étudiés à l'école d'architecture de Strasbourg au sein de l'ERAS (1) ou bien, après 1968, dans une école refondée (7,8,9,10,11,12). Certains ont démarré dans le système beaux-arts d'avant 1968 et ont fini leurs études ensuite au sein de l'École (3,4,5,6), témoins d'une période à la fois charnière et significative.

2. J. Allègre et F. Accorsi, *Trajectoires professionnelles : douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992.

3. E. Bréon (dir.), *L'architecte: portraits et clichés*, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine, Norma éditions, 2017.

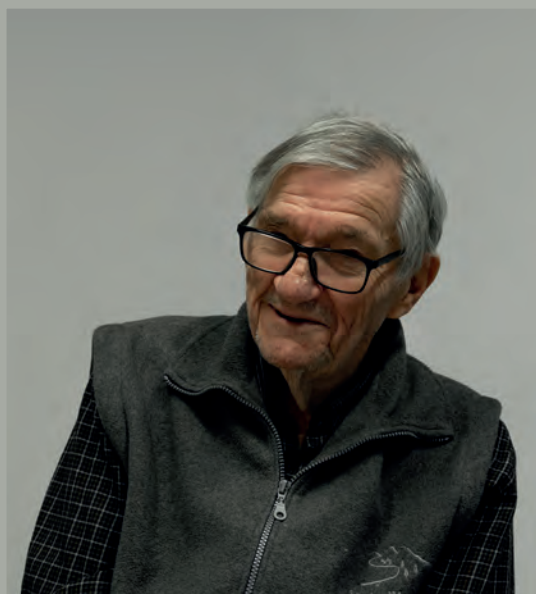
4. V. Duclert, « Archives orales et recherche contemporaine », *Sociétés & Représentations*, n° 13, 2002.

CLAUDE AMANN

1964

Entretien réalisé le 11/12/19 par Clémence Diringer et Simon Walter

Claude Amann est né à Strasbourg en 1932. Etudiant à l'École régionale d'architecture de Strasbourg de 1952 à 1964, il devient collaborateur de Jean-Pierre Apprill à partir de 1962, puis associé de l'Atelier UA5 en 1970, où il prend la direction de toute l'activité en montagne jusqu'en 1988.



« Aujourd'hui, quand on regarde le bâtiment de l'Eurométropole, il pourrait encore être construit, c'est un exemple d'architecture à Strasbourg. Il est pour moi le meilleur bâtiment. »

FORMATION, ENTRE ÉTUDES ET SERVICE MILITAIRE

Père et fils d'architecte, Claude Amann baigne depuis sa plus jeune enfance dans le monde de la construction. Né à Strasbourg en 1932, il est, dans un premier temps, attiré par les études de médecine mais se dirige finalement vers l'architecture qui, dans les années 1950 en Alsace, est encore enseignée au Palais du Rhin. Il y entre en 1952 afin de préparer l'admission qu'il obtient au bout d'une année et rejoint directement la seconde classe. Il fait partie des rares élèves réussissant leur entrée en classe supérieure après seulement une année en classe préparatoire ; un apprentissage prenant plus de temps habituellement pour une majorité des élèves.

Amann rejoint alors la « masse », c'est-à-dire la petite centaine d'étudiants de tous niveaux répartis sous les combles du Palais du Rhin. Il se retrouve, dans un espace restreint d'environ 300 m², où tous les élèves, du dernier admis jusqu'aux diplômables travaillent en s'entraînant. En résulte une cohésion aujourd'hui perdue entre les différentes classes qui se substitue presque, selon Amann, à l'enseignement apporté par les chefs d'atelier. Les élèves sont représentés par le « massier » et le « sous-massier », sortes d'étudiants-délégués, qui ont pour mission de se rendre à Paris afin de choisir leur architecte chef d'atelier qui doit « être parisien » pour des raisons de statut. Claude Amann tient par ailleurs le rôle de massier pendant près de deux ans. L'enseignant parisien choisi se rend alors l'école seulement une fois par semaine pour suivre les travaux des élèves. Le rendu des travaux se fait d'une manière particulière : le système des Beaux-Arts étant centralisé à Paris, les rendus s'y effectuent également. Ainsi, les travaux doivent être remis en temps et en heure par un élève choisi parmi la masse (à tour de rôle) qui se rend en train à l'école parisienne, en emmenant les travaux de tous les étudiants de la masse. Le jugement du travail effectué par les élèves donne un certain nombre de valeurs à ces derniers afin de progresser dans le système.

Outre l'atelier de projet, on dispense également aux étudiants des cours de mathématiques, de géométrie descriptive, de dessin, d'histoire de l'architecture, et de sculpture. Ces cours sont donnés, à Strasbourg, à l'étage situé sous l'atelier de projet. Ainsi, lorsqu'un nombre suffisant de valeurs est acquis en projet et dans les matières annexes, l'étudiant est en droit de passer en classe supérieure, et peut finalement prétendre à passer son diplôme. Malgré des enseignements qui ressemblent à ceux que nous connaissons aujourd'hui, le système reste différent de l'actuel. Des disparités existent également dans l'accès à la profession. En effet selon Claude Amann, seules trois élèves de la masse étaient des femmes, un nombre très faible qu'il déplore et qu'il explique par le caractère très masculin qu'avait le métier d'architecte autrefois.



1. Résidence du Lavachet à Tignes (1966-71), sous la direction de J.C. Bernard, Apprill, Gebhart et Amann, 133 IFA 14/7, centre d'archives d'architecture du XXe.

2. Résidence des Aravis à La Clusaz (1964-71), sous la direction de Claude Amann, 133 IFA 14/7, centre d'archives d'architecture du XXe.

DE L'ALGERIE A UNE PRATIQUE PROFESSIONNELLE EN HAUTE-MONTAGNE



3. Piscine de la Clusaz (projet de diplôme), (1964-1971), sous la direction de Apprill, Gebhart, Meyer et Amann, 133 IFA 14/7, centre d'archives d'architecture du XXe.



4. Lotissement du Val Claret (1967-1973), sous la direction de Claude Amann en collaboration avec J.C. Bernard, 133 IFA 14/7, centre d'archives d'architecture du XXe.

Alors que ses études sont engagées, Claude Amann est rattrapé par le service militaire qu'il a essayé de repousser durant plusieurs années. D'abord stationné en Allemagne, il est contraint de partir en Algérie alors en guerre. Afin d'éviter les zones de conflits contrôlées par le FLN, il suit une formation de topographe qui peut éventuellement lui permettre d'être affecté dans le sud du pays. Il a finalement la « chance » de se retrouver à In Eker dans le massif du Hoggar, lieu d'expérimentations pour la bombe atomique, alors épargné par les affrontements. Une fois sur place, le colonel, ne trouvant pas d'utilité pour un énième topographe, l'affecte à la construction de baraques pour les civils et les chercheurs travaillant sur le programme de la bombe atomique. Ce travail spécifique lui revient grâce à ses études d'architectures qu'il effectue en tant que civil. Il dispose ainsi de cinq à six ouvriers (peintres, maçons...) et d'un véhicule afin d'effectuer les tâches attribuées. Sa rencontre avec les Touaregs à cette époque le marque fortement.

A son retour d'Algérie, et jeune marié, Claude Amann, reste quelques temps, à Paris pour « ses dernières galères », dans un atelier proche de l'école des Beaux arts, avec pour chef d'atelier un professeur très compétent de Nancy, dont il ne se rappelle malheureusement plus du nom. Sans un sous en rentrant du service militaire, il commence alors à travailler pour différents architectes : « les architectes respectaient les montants horaires donné par la masse, dont le prix du service horaire était fixé en fonction des années d'études ». Il lui reste alors seulement une valeur à acquérir, celle de l'histoire de l'art, pour laquelle il doit rendre un important corpus de dessins. Il remercie encore aujourd'hui sa femme, qui l'a aidé à dessiner tous les relevés archéologiques.

Un an après son retour à Strasbourg, où il travaille pour Jean-Pierre Apprill et Pierre Gebhart, il doit passer son diplôme, sous la direction de Gérard Sacquin. Le sujet, envoyé à Paris sous forme d'esquisses, est jugé et accordé par un architecte, toujours parisien. Claude Amann choisit comme sujet la construction d'une piscine à la Clusaz, projet sur lequel il travaille déjà à l'agence. Sacquin est pour lui une personne remarquable qui l'inspire fortement durant ses études et à qui la masse paye un billet de train chaque semaine pour qu'il puisse se rendre à l'école.

Une fois son diplôme obtenu, Claude Amann s'associe à Jean-Pierre Apprill (1925-2007) et Pierre Gebhart (1926-2017), les deux créateurs de l'agence UA5 et récemment rejoints par Jean-Paul Meyer (1929-2015), qui leur proposent directement de suivre les chantiers de Tignes et Val d'Isère sur lesquels ils sont en train de travailler. Ainsi, il passera l'été à surveiller ces chantiers et ne quittera plus la Savoie car il est nommé responsable de l'activité de montagne de l'agence. Alors habitué à dessiner des projets pour des privés, tels que des hôtels et des chalets, il est contacté par un promoteur immobilier à l'origine de plusieurs stations de skis savoyardes, Pierre Schnebelen. Ayant entendu que Apprill et Gebhart avaient participé au chantier de l'Esplanade avec Stoskopf, Schnebelen leur fait construire des projets de grande ampleur à Tignes et Val d'Isère. Ces grands projets, nécessitent l'accord d'un groupe d'architectes parisiens, mais comme les architectes sont Strasbourgeois, le permis n'est pas accordé. Claude Amann rencontre alors Jean-Claude Bernard (1930), premier Grand prix de Rome, afin de lui faire signer le projet et de le faire passer.

De plus, en Savoie et en Haute-Savoie, la quasi intégralité de ses projets sont contrôlés par les architectes des bâtiments de France. Il devient alors ami avec l'un d'entre eux, qui juge ses projets sans même se rendre sur le site et avec qui il garde toujours contact. Claude Amann retient de ses années d'exercices la nécessité d'être très sérieux lorsqu'on fait un contrat et la nécessité de s'entourer d'avocats et de juristes spécialisés dans l'urbanisme et l'architecture, mettant en forme le contrat de façon à assurer ses arrières.

BILAN ET REGARD RETROSPECTIF

Claude Amann a finalement passé toute sa carrière en montagne dans l'agence UA5 et a particulièrement aimé travailler à La Clusaz. Son avis sur les bâtiments réalisés à la même époque à Strasbourg et dans toute l'Alsace est assez positif même s'il n'a jamais participé à des projets avec ses confrères restés à Strasbourg. Ainsi, il trouve dommage que le projet phare de l'agence UA5, la Place des Halles, ait nécessité de faire démolir les anciennes halles, « un monument historique en acier », bien qu'il ne souhaite pas juger le travail de ses anciens associés. Ce « projet politique », comme il le nomme, nécessitait l'accord de Pierre Pflimlin, alors maire de Strasbourg.

Une figure remarquable de l'architecture Strasbourgeoise marque son parcours, il s'agit de François Herrenschmidt, pour qui il a l'occasion de travailler en même temps que chez Bertrand Monnet. « J'aimais bien François Herrenschmidt, c'est un très bon architecte » nous rapporte-t-il, en parlant du bâtiment administratif de l'Eurométropole de Strasbourg, Place de l'Etoile : « Aujourd'hui, quand on regarde le bâtiment de l'Eurométropole, il pourrait encore être construit, c'est un exemple d'architecture à Strasbourg. Il est pour moi le meilleur bâtiment ».

Un autre bâtiment majeur de Strasbourg, la maison rouge, retient encore son attention. Là encore, selon lui, l'ancien hôtel maison rouge aurait dû être sauvegardé afin de garder une unité sur la place Kléber et le nouveau bâtiment conçu par Herrenschmidt et son fils, construit à un autre emplacement. Le Corbusier est une personnalité qu'il garde en référence, pour ses « petites » réalisations ainsi que pour le palais des congrès de Strasbourg qui a été abandonné. La cité radieuse de Marseille n'est pas le meilleur exemple de son architecture car selon Claude Amann, le même modèle de logement ne peut pas correspondre à plusieurs personnes « c'est un peu dirigiste ».

Claude Amann finit sa carrière en tant que président de l'ordre des architectes et ainsi admis au conseil d'administration de l'école d'architecture de Strasbourg avec Yves Ayrault, directeur de l'école à l'ENSAS dans les années 2000.



5. Maquette du projet de la Place des Halles (1969) à Strasbourg, par l'atelier UA5, 133 IFA 14/7, centre d'archives d'architecture du XXe.

6. Eurométropole de Strasbourg, François Herrenschmidt, photographie de Roland Burckel, [https://www.archi-wiki.org/Adresse:Eurom%C3%A9tropole_\(Strasbourg\)](https://www.archi-wiki.org/Adresse:Eurom%C3%A9tropole_(Strasbourg)), [consulté le 13.12.19].

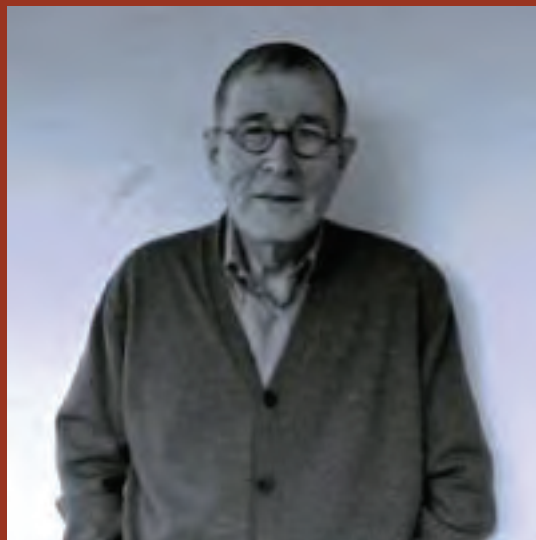
2

DANIEL GAYMARD

1969

Entretien réalisé le 04/12/19 par Loïc Favorini et Etienne Uhl

Daniel Gaymard est né en 1941 à Wolxheim (67) d'un père parisien et d'une mère alsacienne. Il grandit à Paris et intègre l'ENSBA en 1959, école dont il sera diplômé en 1969. Concerné par la conservation du patrimoine architectural, il poursuit ses études à l'Ecole de Chaillot entre 1971 et 1973. Il occupe successivement des postes d'Architectes des bâtiments de France puis Architecte en Chef des monuments historiques. Il exerce sous ce titre en Alsace depuis 1980 et prend sa retraite en 2007 après avoir assuré la maîtrise d'ouvrage d'une centaine de chantiers de restauration dans la région.



« Tous les monuments, et c'est ça qui est intéressant, ont une histoire, et chacun a sa manière de les restaurer »

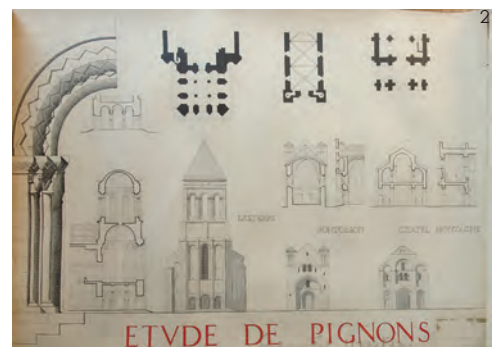
UNE FORMATION BEAUX-ARTS MARQUÉE PAR L'INFLUENCE DE PINGUSSON

Daniel Gaymard entre en année d'admission à l'école des Beaux-arts de Paris directement après l'obtention de son baccalauréat en 1959. Sur les conseils d'un ami, il intègre l'atelier de l'architecte Georges-Henri Pingusson, qui devient son patron. Il garde un souvenir agréable de la pédagogie développée par G-H. Pingusson qu'il qualifie de « pas très académique » et « qui ne rentre pas dans le moule » des autres architectes qui dirigent à la même période les ateliers de l'ENSBA. Pingusson entretient une relation très fusionnelle avec ses élèves qu'il appelle ses enfants » – il n'en avait pas, ce qui peut expliquer ce côté paternel – tout en restant attentif et sévère quant à la qualité des projets présentés : « il n'hésitait pas à nous recadrer si il jugeait que le projet n'était pas conforme à son enseignement, quand il estimait que le projet de l'un de ces élève n'était pas bon, il ne le soutenait pas pendant le jury ».

Concernant l'influence de Pingusson sur le parcours de Daniel Gaymard, celle-ci ne se restreint pas aux murs de l'atelier. En parallèle de ses études, il gratte également dans l'agence de son patron et travaille notamment sur l'un des projets emblématiques de ce dernier qu'est le mémorial des martyrs de la déportation, réalisé sur la pointe de l'île de la Cité à Paris en 1962. Il ajoute cependant qu'il était parfois difficile de travailler pour Pingusson car il oubliait souvent que les étudiants devaient avancer également dans leurs propres projets.

Daniel Gaymard décrit l'ambiance qui règne dans l'atelier comme studieuse et fondée sur l'entraide : « quand le patron vous corrigeait, les anciens aidaient les jeunes, ils leur donnaient des conseils, il y avait une sorte d'entraide, mais c'était donnant-donnant, quand les anciens devaient rendre un projet, les jeune devaient aider, en faisant les titres par exemple, les choses annexes ». Il ajoute également la dimension bon-enfant, avec le folklore des bizutages des plus jeunes, mais également la transmission des petits trucs, des astuces, d'élèves à élèves ou enseignés directement par le patron, afin de réussir au mieux le rendu de projet.

A propos de l'enseignement en lui même, Daniel Gaymard évoque également son déroulement de manière détaillée – il se rappelle par ailleurs avec précision des noms de la plupart de ses professeurs. La première phase d'étude, ou admission, se déroule autour de trois épreuves : esquisse en 12 heures, mathématiques et dessin (épreuve éliminatoire). Des facilités en dessin lui permettent de réussir l'admission en seulement une année et ainsi d'intégrer la seconde classe. Cette dernière comporte diverses matières : mathématiques, résistance des matériaux, descriptive, archéologie, histoire de l'art, construction, sculpture, etc. Après la validation de trois analyses (voir annexe) puis de cinq projets aux dimensions modestes, l'élève peut passer dans la dernière phase de son cursus : la première classe. La taille des projets est plus grande, les programmes plus complexes ; une fois cinq d'entre eux validés, l'élève devient finalement diplômable avec le sujet de son choix. Daniel Gaymard choisira comme sujet « Un musée des chemins de fer » qu'il présentera en 1969.



1. Daniel Gaymard et George-Henri Pingusson lors d'une correction en atelier, 1965.

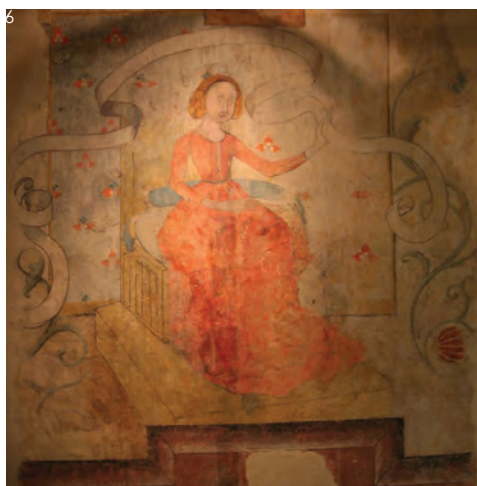
2. Analyse de seconde classe réalisée à l'encre par Daniel Gaymard : *Etude de pignons*, reçu avec première mention. Archives personnelles

3. Photo extraite de l'entretien, 04/12/2019

UN ENGAGEMENT EN FAVEUR DU PATRIMOINE



À la suite de ses études d'architecture, Daniel Gaymard décide de s'engager dans le domaine de la conservation du patrimoine en suivant un cursus au Centre d'Études Supérieures d'Histoire et de la Conservation des Monuments Anciens – actuellement École de Chaillot – entre 1971 et 1973. Il y suit des enseignements variés à raison de deux journées d'études tous les quinze jours, parmi lesquels : histoire de l'architecture, histoire de l'art, histoire de la construction ou encore histoire de la statique. À la même période, il devient Architecte des bâtiments de France à Strasbourg, poste qu'il occupe entre 1972 et 1974. Diplômé du CESHAMA en 1973, il sera nommé Architecte en Chef des monuments historiques chargé des Vosges et de la Moselle en 1974. En 1980, il succède à Bertrand Monnet – qui était également son professeur d'environnement à Chaillot – au poste d'ACMH en charge du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 2007.



Un ACMH dispose d'un statut d'agent de l'état à exercice libéral et ses missions sont à la fois de conseil et de maîtrise d'œuvre. Il donne un avis réglementaire sur les immeubles susceptibles d'être classés au titre des monuments historiques ainsi que sur les propositions de travaux sur les immeubles déjà classés. Indépendamment de cette première mission de conseil, un recours à sa maîtrise d'œuvre est obligatoire pour toute intervention sur un édifice classé. C'est essentiellement dans ce cadre que Daniel Gaymard exerce sa profession d'architecte. Durant ses premières années d'activité, il intervient – son cabinet a compté jusqu'à cinq personnes – sur les restaurations de l'église Saint-Pierre-Aux-Nonnains et de l'ancien Palais épiscopal à Metz en Moselle. À Strasbourg, il est chargé entre autres des restaurations du bâtiment de l'Aubette ainsi que de la villa Schranz (Haas arch., 193 ?). En dehors de ces missions réalisées en tant qu'ACMH, il réalise également la restauration du palais grand ducal de Luxembourg entre 1992 et 1996. Parmi les moments marquants de sa carrière, Daniel Gaymard nous rappelle l'importance des découvertes faites dans l'Hôtel des Joham de Mundolsheim, situé rue des Juifs à Strasbourg. Initialement voué à la démolition, un ensemble exceptionnel de peintures murales et de décors aux plafonds datant du Moyen-Âge sont mis à jour lors du démantèlement de l'édifice en 1985 ; l'étude et la restauration de ces décors prendra plusieurs années. Au cours de l'entretien qu'il nous accorde, il expose également certaines techniques employées dans le domaine de la restauration – telle que la réparation de charpente en bois par injection de résine, d'un même coefficient de dilatation que le bois, solution économique et offrant des résultats convenables – ainsi que de certaines difficultés rencontrées dans ce domaine comme la nécessité d'employer une grue métallique pour la dépose de certains éléments architecturaux en milieu urbain. En conclusion, Daniel Gaymard présente les missions de restauration comme un « compromis » permanent entre ancienneté et contemporanéité.

4. Vue de l'Aubette après sa restauration de 1985

5. Fresque murale de l'hôtel des Joham de Mundolsheim, 15 rue des juifs à Strasbourg.

L'engagement en faveur du patrimoine de Daniel Gaymard ne saurait se résumer à son activité professionnelle mais s'étaye également par son engagement associatif : il est en effet membre de la Société Française des Architectes, de l'ICOMOS et de manière plus marquante de la Société pour la Conservation des Monuments Historiques d'Alsace (SCMHA) dont il est vice-président. Il publie par ailleurs quelques articles dans les bulletins annuels de la dite association, nommés Cahiers alsaciens d'archéologie, d'arts et d'histoire ce qui lui offre un ancrage local certain dans le domaine patrimonial.

UNE OEUVRE MARQUANTE : L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-AUX-NONNAINS À METZ

A la question : quelle oeuvre parmi votre production architecturale vous a le plus marqué ? Daniel Gaymard ne semble pas hésiter ; la question lui a déjà été posée, la réponse reste la même et l'exposé est toujours aussi précis : il s'agit de l'ancienne église abbatiale Saint-Pierre-Aux-Nonnains à Metz, édifice classé dont il a piloté la restauration entre 1974 et 1988. Si ce projet est aussi particulier pour lui, c'est également car il est le premier de sa production architecturale. Fraîchement nommé Architecte en Chef des Monuments Historiques en charge des Vosges et de la Moselle (1974), il est missionné pour la restauration de ce bâtiment à l'histoire infiniment riche.

Retracer cet historique de manière exhaustive est une tâche particulièrement ardue. Il apparaît cependant que l'église dans sa forme primitive date de l'époque romaine, ce qui en fait l'une des plus vieilles de France. Les époques successives transforment progressivement le bâtiment : construction de la nef romane, modifications des travées latérales dans un style gothique puis finalement transformation en un entrepôt militaire jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est cette juxtaposition de styles qui rend la restauration de l'église si complexe et nécessite une posture architecturale forte. Aujourd'hui encore, Daniel Gaymard se souvient des différentes problématiques auxquelles ce chantier l'a confronté : « quel parti devons-nous adopter ? Fallait-il laisser l'édifice tel quel et laisser le spectateur visualiser sa forme à l'aide de panneaux informatifs ? Si non, comment fallait-il intervenir ? Quelle époque privilégier ? Si nous privilégions l'état dans lequel l'édifice a été le plus longtemps, il aurait fallu restaurer l'église comme entrepôt militaire ».

Au final, bien qu'ayant privilégié la forme générale romane de l'édifice (en rehaussant notamment la nef centrale afin de retrouver les proportions de cette époque) l'architecte laisse visible de nombreuses traces des évolutions successives afin de les signaler à l'oeil du spectateur et préserver leur mémoire. On mesure à travers les interrogations suscitées par cette intervention toute la complexité d'agir dans le cadre de la restauration et de la mise en valeur de notre patrimoine bâti, car cela nécessite d'appréhender les dynamiques intrinsèques de ces architectures.

7



5. Vue cavalière depuis le Nord-Ouest de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains, extrait des cahiers alsaciens d'archéologie d'art et d'histoire, Tome XXXII, 1989, page 78

6. Etat actuelle de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains

3

ROGER JOST

1969

Entretien réalisé le 16/10/19 par Laura HAUG et Anaïs TRUR

Roger Jost, né en 1938 à Châtenois, admis à l'ERAS en 1960, obtient son diplôme en 1969, année durant laquelle l'organisation de cette école est bouleversée. Il crée son agence à Triembach-au-Val à l'âge de 27 ans. Considéré alors comme jeune architecte, il fait sa place dans le domaine de l'habitat et du logement collectif.



« *Regarde par la fenêtre, ça c'est mes racines, regarde les paysages, il y a plein de choses qui m'attache ici. Et je suis resté.* »

L'HÉRITAGE D'UNE FORMATION : RÉSEAU ET MÉMOIRE

Titulaire d'un brevet de technicien en bâtiment, Roger Jost intègre l'ERAS où il déplore le manque d'enseignement en structure. Si son travail en agence est apprécié pour ses compétences techniques, pour les professeurs, sa formation précédente ne paraît pas adaptée à l'esprit artistique que prônait l'école. Bien qu'il y reçoive des cours de mathématique ou de géométrie, la priorité est donnée à d'autres aspects, comme en témoigne les différents sujets donnés aux concours qui rythment la vie scolaire. Roger Jost garde en mémoire le sujet *entrée d'un cimetière après une bombe atomique*, pour lequel il obtient sa première mention. Il apprécie malgré tout la manière d'enseigner du chef d'atelier Gérard Sacquin, puisqu'il accorde une attention particulière aux sujets des lieux et de la technique, et se souvient de son conseil : « On ne met pas une tour Eiffel n'importe où » !

Roger Jost porte cependant un regard nostalgique sur l'ambiance chaleureuse et parfois folklorique de cette école. En plein cœur de différents mouvements qui se mettent en place avant l'année 1968, il retient de son parcours l'ambiance particulière et joyeuse de l'ERAS, dans l'esprit des Beaux-Arts. Entre le devoir d'aider les plus anciens pour leurs projets et toutes autres sortes de services : « les nouveaux étaient corvéables à merci. C'était la tradition, c'était obligatoire » se souvient-il. Des relations fortes naissent entre les camarades. Se forme ainsi une vie collective, une symbiose entre les élèves qui s'entraident et se corrigent. Les exigences et de la sévérité de certains enseignants, comme le professeur de géométrie M. Marvillet qualifié de « personnages unique », le rythme soutenu de rendu (afin de faire parvenir les documents à Paris à temps) et la vie en agence en tant que « gratteur » lui permettent d'acquérir un savoir faire et une méthodologie qui le mène à ouvrir sa propre agence. En réalité, Roger Jost émet peu de critiques et ses souvenirs de cette époque d'apprentissage sont teintés de mélancolie et d'humour.

De véritables liens se créent pendant sa formation. Les sorties ski ou vacances organisées entre camarades tissent entre eux des relations semblables à une famille. Certains couples se forment, les enfants naissent, et tout ceci fait parti du rythme au sein de l'école : « quand on arrivait à la cité universitaire, le bébé passait de bras en bras, de table en table ».



1. Sortie de ski au Hohneck dans les Vosges, en février 1966 (coll. part.)
Roger Jost et sa femme(1,2), en 1968

2. Les élèves de l'ERAS devant le Palais du Rhin en 1965,
Roger Jost (15)
Châtelet & Storne, 2013

UN ATTACHEMENT À LA CULTURE ALSACIENNE



3. concours d'architecture, éléments analytiques éléments d'architecture de bois
Roger Jost, atelier Stoskopf-Sacquin 26/10/1962 Mention

Le parcours de Roger Jost révèle un fort attachement à sa région natale. En tant que fils d'un chef de gare dans la vallée de Villé et diplômé d'un brevet de technicien en bâtiment, le directeur de l'ERAS Gustave Stoskopf lui conseille d'aller travailler sans « imposer des études longues à ses parents d'origines modestes ». Aujourd'hui, c'est avec fierté qu'il exprime son ascension sociale par sa détermination, qu'il désigne de « parcours militaire » avec un certain humour.

Pendant ses études, Roger Jost rencontre son épouse et ses amis. A cette période, il fait ses premiers pas au sein d'une agence strasbourgeoise et finalement, c'est en Alsace qu'il s'épanouit et construit petit à petit sa vie. Malgré une offre d'emploi à Pontoise proposée par un de ses camarades à la fin de ses études, il souhaite rester dans sa région qu'il chérit tant.

Son investissement dans la région en tant qu'architecte en témoigne. Engagé depuis 1971 au conseil municipal, il débute aujourd'hui son 8ème mandat en tant que conseiller. Il y met toute son énergie et veille sur l'architecture locale alsacienne qu'il apprécie particulièrement. Son discours insiste sur la place de l'architecte dans la région où il exerce, selon lui « tous les architectes devraient assister aux assemblées » puisqu'ils sont les acteurs majeurs du développement de la ville. Il regrette notamment le manque d'investissement des étudiants dans les communautés de communes.

L'héritage de sa formation à l'École Technique (notions techniques) et ses racines alsaciennes lui permettent de porter un regard critique sur l'évolution de l'architecture de ces dernières années tels que la prolifération des toits plats et des volumes cubiques. Il insiste sur l'importance du maintien de l'image et de la culture régionale.

« L'architecture alsacienne me plaît. »

DESSINER ET CONSTRUIRE

Son inspiration pour l'art lui vient de son grand père, artiste-peintre. Sa passion pour le dessin, notamment les caricatures faites de ses professeurs lui portent préjudice dans sa jeunesse, puisqu'il est renvoyé du lycée pour cela. Cette mésaventure lui ouvre alors les portes du domaine de l'architecture.

C'est avec désarroi que Roger Jost déplore la nécessité d'utiliser l'outil informatique dans la formation actuelle ainsi que les exigences de formation spécifique pour ces logiciels. Il rappelle que notre meilleur outil est notre propre main. Sa main ne fait que dessiner, pendant ses études et bien après. Il est notamment choisi pour dessiner la pochette du 33 tours de la fanfare de fin d'année en 1965.

Le dessin, et la créativité sont au cœur de son apprentissage, tout est dessiné, des conférences aux objets qui se présentent devant les élèves, aux caricatures dans les restaurants, à l'école, à la maison : « crayonner de tout, de ce qu'on avait devant nous, pour nous aider à se former en dessin, des lunettes, un briquet... » nous confie-t-il.

Dessiner n'est pas seulement une partie de sa formation, tout au long de sa vie professionnelle, l'architecte conçoit ses propres projets à la main. Pour avoir travaillé avec de jeunes architectes, Roger Jost insiste sur les dangers de l'ordinateur. Selon lui, « la machine devrait être un outil utilisé par un 'servant' de l'architecte, une personne qui serait en collaboration avec l'architecte ». Travailler avec un crayon et du papier demande une précision et une réflexion exacte sur le projet, ce qui lui permet de porter un regard très pragmatique sur ces travaux, ceci grâce à ses connaissances en géométrie de l'espace et sa maîtrise des techniques du dessin tels que le lavis, l'ombrage, les dégradés... .



4. Dessin lors d'une conférence de l'architecte André Wogensky au FEC dans les années 1960
Châtelet & Storrie. 2013

5. Pochette 33 Tours de la fanfare de l'année 1968,
Archive Roger Jost

4

CLAUDE BUCHER

1970

Entretien réalisé le 29/11/2019 par Agnieszka Znamierowska, Gokhan Erginyurek.

Claude Bucher est un architecte et urbaniste alsacien né le 2 mai 1947 à Mulhouse, encore en activité. De 1965 à 1970, il étudie à l'ERAS et à l'ENSBA. Il commence à travailler en agence dès le début de ses études. Au cours de sa carrière, il construit des édifices de différents types, mais les projets industriels ont prévalu - des usines pour des firmes renommées internationalement.



« *L'architecte est le chef d'orchestre c'est lui qui doit savoir la partition de tout ceux qui interviennent et s'il ne la connaît pas il sera un mauvais chef d'orchestre. [...] Il sait parler de tout, il connaît tout, il ne sait peut être pas tout faire mais il sait faire faire.*

»

Des débuts difficiles de la recherche de rêves

Pour Claude Bucher, le début de ses études n'a pas été facile. Dès l'âge de 11 ans, il sait qu'il veut devenir architecte. Cependant, son père, ingénieur, veut lui apprendre son métier en l'emmenant à l'usine. Toutefois, malgré l'opposition de son père, Bucher décide de réaliser son rêve et entame ses études d'architecture en 1964, quatre ans avant la crise de l'Ecole des beaux-arts.

Après deux années passés à l'ERAS, il décida d'aller à Paris et suivit les cours de Beaux-Arts dans l'atelier fameux de Paul La Mache (1918-1999). Dès le début, il doit alors combiner études et travail dans une agence parce que son père, qui n'était pas satisfait de sa décision, a cessé de le soutenir et coupé ses vivres. Cela lui a toutefois permis d'acquérir de l'expérience dans son métier notamment aux côtés de François Herrenschmidt dès le tout début de ses études.

Il se souvient également de 1968 comme d'une période de grande confusion. La crise est survenue peu de temps avant la préparation de son diplôme, ce qui a rendu le travail encore plus difficile. Cependant, comme il l'admet, c'était un changement inévitable, lié notamment à « la critique du Grand Prix de Rome » Il affirme par ailleurs que, même aujourd'hui, le système ne fonctionne toujours pas comme il le devrait et demeure trop élitiste.

Il obtient son diplôme après six ans, en 1970. Avec un groupe de cinq collègues, ils travaillaient ensemble sur un sujet théorique concernant l'utilisation des polymères dans les bâtiments. Malheureusement, il a maintenant perdu tout contact avec l'ensemble du groupe : « tout le monde est parti à droite et à gauche, donc je ne sais pas, j'espère qu'ils sont vivants ».

« J'ai une très grande opinion sur les concours mais se retrouver devant un jury nul c'est insupportable ! »



1. Môle Seegmuller, Strasbourg Port Autonome, 1997, homecountrytravel.blogspot.com

2. Usine Nestlé, Marseille, 1980, madeinmarseille.net

La formation continue de l'architecte



3. Logements étudiants CROUS Illkirch, Strasbourg, 1992, mapio.net



4. UPM Stracel, Usine de Papier, Strasbourg, 1984 - 93, www.rue89strasbourg.com

Claude Bucher n'a jamais cessé de se former. Déjà étant enfant, l'ambition et la motivation lui ouvrent beaucoup de portes avant qu'il n'intègre l'École des beaux arts en 1964 puis l'obtention de son diplôme en 1970. Les différents obstacles qui se sont présentés à lui n'ont ralenti en rien son évolution et sa détermination. Il est repéré par différents architectes ce qui l'amène à changer de ville pour aller à Paris et poursuivre ses études et travailler. Les événements de mai 1968 sont très difficiles, entraînant de grands changements dans le système d'enseignement. Toutefois, Claude Bucher et ses collègues réussissent à passer leur diplôme en travaillant sur un sujet théorique sur la recherche des hauts polymères et les structures tendues utilisées en construction.

Après son diplôme, il intègre l'agence de François Herrenschmidt en Alsace puis d'un groupe de promoteur pour la construction de maisons individuelles. Il faut noter également la formation de CAP maths-technique qu'il a suivi auparavant qui lui permet de gravir d'autres échelons dans sa carrière comme le fait de travailler avec des bureaux d'études. Ces derniers marquent un tournant pour Claude Bucher qui avec le temps comprend qu'il s'intéresse de plus en plus à l'architecture industrielle.

Un autre grand tournant de sa trajectoire est l'intégration dans l'agence A3 architecture en tant qu'associé à Antoine Herrenschmidt, Roland Hoenner en remplaçant Philippe de Lapparent en 1979. C'est ensuite en présentant un concours et lors d'un entretien qu'un des dirigeants du grand groupe MARS Jean Chenal interpelle Claude Bucher pour qu'il travaille avec eux pour la construction d'autres usines. Il se lie à un bureau d'étude et débute ses travaux pour ce grand groupe. Il crée ensuite sa propre équipe d'ingénieurs et engage plusieurs salariés pour diriger de grands travaux à travers le monde pendant plus de 20 ans. Tout au long de sa vie, il n'a cessé de se former personnellement ne serait-ce par le biais de nombreuses rencontres. Ses expériences lui ont permis de travailler avec de très grands groupes mondiaux dont Danone et ses filiales dans l'agroalimentaire mais également Coca-Cola.

Son agence devient très importante et comprend, en 1993, 89 salariés répartis entre trois agences avec Strasbourg, Mulhouse et Paris. Claude Bucher affirme « J'avais la réputation d'être un homme d'affaire et d'avoir une rigueur de gestion. Le côté architecte au sens du crayon et du bout de papier disparaissait petit à petit. Mais il n'y a pas eu un seul projet qui n'est pas passé par l'étape croquis à la main sans quoi il n'est pas possible de faire un projet. D'autres fonctions en parallèle comme le cabinet d'expertise et de conseil lui ont permis de se former. Il devient expert judiciaire agréé par le cour de cassation de Colmar en 2012 puis par la Cour Suprême du Duché de Luxembourg en 2017 lui permettent de monter en grade. Aujourd'hui, Claude Bucher ne fait plus de maîtrise d'œuvre mais principalement de la médiation et de l'expertise judiciaire. A 72 ans, l'architecte dit clairement qu'il n'arrêtera pas d'exercer son métier.

Une motivation toujours renouvelée

La période des années 1968 a forgé davantage le caractère de cet architecte combatif. À l'école, les étudiants ont été livrés à eux-mêmes et ont pu rendre leur projet et être diplômé malgré tous ces bouleversements. Ce côté militant se poursuit : il est Lauréat du Concours national pour l'amélioration des conditions de Travail (ANACT) en 1981.

En outre, il réalise plusieurs conférences comme par exemple : « Evolution de l'architecture en France au XX^e siècle (cercle européen) » en 2001 ; « Profil de l'Architecte : évolution du métier en Europe pour les 20 prochaines années (conseil des architectes européens) » en 2002... Claude Bucher affirme « l'architecte se limite au permis de construire cependant c'est dommage car cela limite le métier d'architecte, car le métier va de A à Z avec la mise en œuvre des matériaux [...] C'est sur le terrain qu'on apprend les choses, ce n'est pas à l'école, la pratique s'apprend sur le terrain [...] Je vois au niveau judiciaire des dossiers impliquant des jeunes architectes non expérimentés ». Il s'oppose en quelque sorte au système actuel d'éducation par rapport à son époque où les étudiants passaient plus de temps en agence qu'à l'école.

Claude Bucher affirme : « L'architecte est le chef d'orchestre c'est lui qui doit savoir la partition de tout ceux qui interviennent et s'il ne la connaît pas il sera un mauvais chef d'orchestre [...] En France, la mentalité du lowcost est nocive pour l'architecte. Peut-être est la faute des architectes qui n'ont pas su se mettre au niveau des gens pour leur expliquer les choses. En France, on reconnaît l'architecte dans ses grandes œuvres mais l'architecte du quotidien ne l'ai pas... »



5. Cacao Barry, Usine de chocolat, Łódź, Pologne, 1995, cukiernicy.eu

6. Palais des Droits de l'Homme, Strasbourg, 1989 - 95, Rogers Architecte et associés, www.visit.alsace

5

GÉRARD ALTORFFER

1973

Entretien réalisé le 04/11/19 par Jean de
Camejane, Joanna Trinidad et Kewin Niewarowski

Gérard Altorffer est un architecte et urbaniste né en 1942. Il passe par l'ERAS dans les années 1960, puis change d'école pour la Technische Hochschule de Stuttgart. Il revient, après 1968, à l'école d'architecture dont est diplômé en 1973. Quelques temps avant son diplôme, il crée son agence mais s'établit réellement dans les années 1980 au 6 Place Saint-Nicolas-aux-Ondes à Strasbourg.



« Une chose me paraît évidente, je fais
et j'ai fait un métier de généraliste.
Je ne suis spécialiste de rien. »

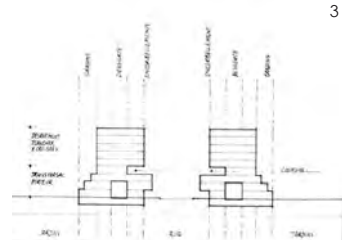
UNE FORMATION EN ALLER RETOUR

Gérard Altorffer a toujours dessiné. C'est sous l'insistance de François Herrenschmidt (1906-1992), urbaniste et architecte en chef des bâtiments civils et palais nationaux, qu'il décide d'entrer à l'ERAS, il raconte : « On m'a poussé aux études d'architecture sous l'influence d'un architecte qui s'appelait François Herrenschmidt, qui a convaincu mes parents que c'était un métier sérieux, ce qui n'était pas le cas avant... Je fais partie d'une vieille famille Bourgeoise protestante pour qui l'architecture ce n'était pas très sérieux. »

Il commence par quatre années « d'admission », pendant cette période il découvre à la fois le folklore de l'école, il devient ce que l'on appelle un chef cochon, étant ainsi celui qui applique les sanctions à un admissionniste ayant fait une erreur, cela se traduit souvent par un rasage de crâne à la tondeuse.

Il se déclare aujourd'hui comme ayant été un « mauvais élève », il découvre aussi une certaine rigueur dans l'enseignement type beaux-arts, notamment son premier cours de mathématiques où il répond au professeur Marvillet (1902-1991) : « il m'a posé la question de savoir si j'avais le BAC, et quand j'ai répondu que j'avais le BAC philosophie avec mention bien, il m'a demandé de sortir ». Au bout de quatre années sans atteindre la seconde classe, il décide d'arrêter l'ERAS. Cela l'amène à changer d'école pour une Technische Hochschule, école de d'ingénierie en bâtiment de Stuttgart pour trois ans. Il en garde un relativement mauvais souvenir car il qualifie lui-même l'école de « plus mauvaise école que je n'ai jamais imaginée, c'était une école de technicien en bâtiment ».

Il revient après 1968 à l'École d'architecture de Strasbourg et nous rapporte que les choses n'ont pas tant changé que cela. Il choisit un sujet de diplôme orienté vers l'urbanisme intitulé le Wacken, un centre secondaire. Aujourd'hui, Gérard Altorffer porte un regard sévère sur ce travail : « à vrai dire j'ai fait un diplôme sans conviction personnelle. L'urbanisme pour moi vient plus tard ». Toutefois, son diplôme revêt une dimension utopique qui démontre une certaine conviction dans ce travail. Le projet déploie notamment une grande tour impossible à réaliser et un plan de caractère organique. Il esquisse ainsi ce qui sera un thème de travail pour plus tard, celui de la mixité dans la ville.



1. Gérard Altorffer, TPF original de 1973 « Le Wacken - Centre Secondaire », ENSAS (22/73/ 0012), p 27

2. Gérard Altorffer, TPF original de 1973 « Le Wacken - Centre Secondaire », ENSAS (22/73/ 0012), plan 03 au 1/200 en annexe

3. Tour hypothétique, éléments d'étude du TPF de Gérard Altorffer, 1973, archives ENSAS, (scan d'Amandine Diener)

UNE CONCEPTION DU PROJET ENGAGÉ, POUR UNE VILLE MIXTE

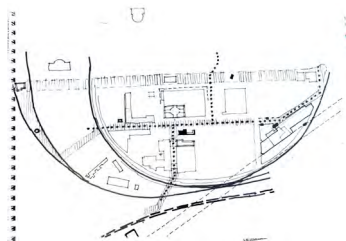
4



Gérard Altorffer croit dans un architecte homme de chantier. Il explique : « j'ai toujours fait toutes les missions moi-même et sur le chantier, on apprend, en commençant par être capable de corriger ses propres bêtises ». Il travaille sur le quartier de la COOP, où il a actuellement ses bureaux. Il aime la relation avec l'eau, la zone industrielle, le port et la proximité avec des logements. En parlant de ce quartier, il dit : « c'est un plaisir que je me donne ».

Pour lui, la COOP doit être un quartier culturel en lien avec le reste de la ville. Il faut « transformer une bonne ville bourgeoise, vieillissante, tranquille en une ville qui pulse, jeune ». Il pense qu'un quartier doit être facilement identifiable, ses entrées et aussi ses parcours : « à l'entrée, il y a une ruine, donc j'ai proposé d'en faire une porte d'entrée qui faisait partie du parcours et signaler le lieu. » Il faut aussi que le quartier ait une identité qui, dans le cas de la COOP, est une dimension culturelle et artistique.

5



Parmi les projets qui le rendent fier, il mentionne un immeuble de logements sur la rue de Lattre-de-Tassigny à Schiltigheim construit au début des années 1990. Pour résoudre le problème de l'orientation, il utilise la même idée qu'à la Cité Radieuse, où les duplex sont traversants. Il mentionne aussi un immeuble de logement au Parc des Poteries et, dans le quartier de la Krutenau, où il rénove des bâtiments anciens : « j'ai fait de tout sauf pratiquement de la maison individuelle ».

En accord avec ses idées de multifonctionnalité et mixité, Altorffer imagine un projet pour la COOP d'interaction de divers espaces publics, notamment des lieux de formation, un théâtre à proximité des logements. Sur le projet d'Alexandre Chemetoff (1950), qui a remporté le concours du plan directeur d'urbanisme, il dit : « il est en charge du projet avec une théorie très simple. Il ne fait aucun dessin car de toute façon on (les architectes) va les changer. Chemetoff, pour moi, est plus un paysagiste ».

Si au début de sa vie professionnelle, Altorffer travaille exclusivement pour le compte du privé avec énormément de réhabilitations, mais sur les conseils d'un ami architecte, il a aussi répondu à des commandes publiques. Il a ensuite été président des Architectes du Bas Rhin et aussi vice-président l'Association Urbanistes d'Alsace, mais il croit que cela n'a jamais vraiment marché. Il dit : « pour moi, une association est le lieu où on s'exprime, où on a de conviction et où l'on se forge en théorie d'architecture ». Il préfère d'ailleurs son action au sein du Syndicat de l'Architecture.

4. Dessin d'intention pour l'entrée du quartier de la COOP, issue du carnet personnel de Gérard Altorffer, photo Jean de Carneiane le 04/11/2019.

5. Dessin d'intention pour le schéma urbain du quartier de la COOP, issue du carnet personnel de Gérard Altorffer, photo Jean de Carneiane le 04/11/2019.

UN ARTISTE, DESSINATEUR ET VOYAGEUR

Gérard Altorffer est un architecte qui se revendique aussi artiste. Sa pratique est pluridisciplinaire, accordant une grande importance à la manipulation des échelles dans la conception. Altorffer, en tant que représentant de la génération pré-numérique, présente l'utilisation de l'échelle d'un objet comme quelque chose de perdu aujourd'hui : « [...] pour moi l'urbanisme ce n'est pas un métier mais une échelle ». Une autre caractéristique de l'architecte qu'il apprécie est la multidisciplinarité, il se définit lui-même comme « spécialiste de rien », capable seulement de s'adapter à la plupart des problèmes.

Depuis 20 ans, il réfléchit à la théorie d'une ville mixte. Il remet en question la thèse de la Charte d'Athènes. Il s'oppose au zoning et à la division fonctionnelle. « L'homme n'est pas fait simplement pour dormir dans les meilleurs conditions, travailler dans les meilleurs conditions et rigoler dans les meilleurs conditions » nous dit-il. Il se réfère au modèle d'une ville à l'ancienne où différentes classes pourraient coexister, où les pouvoirs doivent renoncer à leur spécialisation et créer des bâtiments mixtes et un programme mixte : « je suis partisan de la ville mixte ». Il applique également ces convictions à sa pratique, actuellement, pour la reconstruction du quartier de la COOP.

Il s'inspire essentiellement de trois villes : Prague, Istanbul et Barcelone. Dans chacun d'entre elle, il distingue des thèmes importants : « Prague, parce que c'est une ville de musique. Istanbul parce que c'est un choc de culture... C'est peut-être Barcelone qui m'impressionne le plus ». Il admire le plan de Cerdà et l'identification très simple des quartiers et espaces de la ville. Il compare Barcelone à la capitale alsacienne : « Strasbourg est une ville de quartier aussi ».

Enfin, il convient de mentionner sa critique à l'égard de l'enseignement d'architecture dans les ENSA. Selon lui, les étudiants demeurent aujourd'hui trop incertains et sans expérience. Il considère que les stages obligatoires de longue durée sont insuffisants : « quand j'ai accueilli des stagiaires envoyés par l'école, en générale ils venaient 8 jours, c'est du tourisme ! » Il mentionne comme compétence de base : « l'évaluation rigoureuse des idées », qui trop peu développée chez les étudiants d'aujourd'hui. Gérard Altorffer nous parle aussi de ces bâtiments favoris, ceux qui, selon lui, valent particulièrement la peine d'être mentionnés. À Strasbourg, il aime particulièrement la cathédrale mais aussi les bâtiments européens, à l'exception de la Cour européenne des droits de l'homme qu'il n'apprécie pas du tout. Par ailleurs, il mentionne le Musée Guggenheim de Venise comme un de ces lieux préférés...



6



7

6. Immeuble d'habitation conçu et réalisé en 1980 par Gérard Altorffer au 8 rue de l'abreuvoir, Roland burckel, 1 Octobre 2012, consulté sur <https://www.archi-wiki.org/Personne:Gérard_Altorffer>

7. Le musée de la collection Peggy Guggenheim de l'Architecte, David Heald, Venise 2 Septembre 2000, consulté sur <<https://www.guggenheim.org/>>

6

FRANÇOISE LAROCHE

1974

entretien réalisé le 23 octobre 2019
par Lucie Dubois et Magdalena Hruschka

Françoise Laroche est une archéologue française, née en 1948 à Strasbourg. Entre 1967 et 1974, elle suit une formation d'architecte, qu'elle complète par des études en art et archéologie. Elle mène ensuite une carrière d'archéologue sur divers sites antiques, entre l'Égypte, la Syrie et la Turquie. Ces différentes expériences la mènent à maîtriser l'arabe et le turc, et à publier de multiples travaux universitaires.



*On savait qu'avec le diplôme d'architecte,
on serait engagé · e sur les fouilles.*



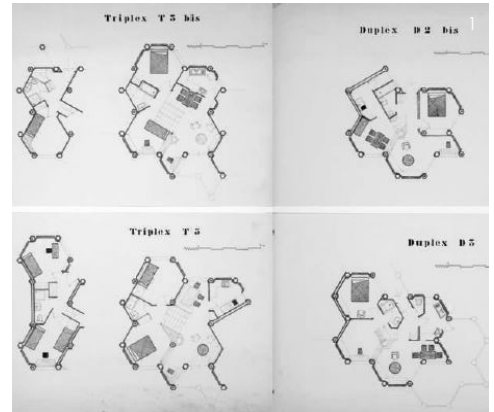
UNE FORMATION DOUBLE : ENTRE ARCHITECTURE ET ARCHÉOLOGIE

Françoise Laroche entre à l'ERAS en septembre 1967, et sort diplômée en juin 1974. Entre ces deux dates, surviennent les bouleversements pédagogiques de mai 68. De son parcours d'études, ce sont les premières et dernières années dont elle garde le meilleur souvenir : « J'ai eu l'impression d'être entrée à l'École trop tard ou trop tôt ». Ainsi, selon elle, entre mai 1968 et la fin de ses études, la formation a parfois manqué de structure, et des lacunes sensibles autour de l'enseignement du projet se sont fait sentir. Même si les revendications du mouvement étaient selon elle justifiées, elle regrette que la transformation de la formation se soit effectuée en rupture totale avec le système précédent.

Pour traverser cette époque de profondes mutations, Françoise Laroche peut cependant compter sur les relations amicales qu'elle tisse avec les deux seules autres femmes de sa promotion : Annick Jung – ensuite partie travailler chez Paul Chemetov – et Élisabeth Murlon – elle aussi partie pour suivre la formation du palais de Chaillot. Même si le fait d'être des femmes ne leur a jamais coûté durant leurs études, Françoise Laroche se rappelle d'une ambiance assez grivoise : que ce soit lors du bizutage, où les femmes étaient en sous-vêtements, tandis que les hommes étaient nus ; ou bien lors du « dîner des patrons », auquel on leur avait déconseillé d'assister par peur de « débordements ».

Pour compléter leur culture architecturale, les trois camarades réalisent des voyages en France et à l'étranger. L'été, Françoise Laroche participe aussi régulièrement à des fouilles en Turquie et à Chypre. Se destinant à l'exercice de l'archéologie après ses études, elle suit une formation en histoire de l'art et archéologie à l'Université de Strasbourg, qui vient compléter les lacunes de sa formation à l'ERAS. Pour son diplôme, elle propose un sujet archéologique mais ce dernier lui est refusé. Elle réalise alors finalement un mémoire et un projet sur le logement social, sous l'encadrement de l'architecte cubain Ricardo Porro.

« J'ai eu l'impression d'être entrée à l'École trop tard ou trop tôt. »



1. Plan de logements conçus pour le diplôme
Châtelet & Stome, 2013, p.203

2. Les ateliers du palais du Rhin en 1969
Châtelet & Stome, 2013, p.226

L'ÉXPÉRIENCE DES SITES ANTIQUES ORIENTAUX



En 1964, Françoise Laroche participe à un voyage archéologique organisé par ses parents en Turquie. Elle s'oriente alors vers une carrière d'archéologue, mais plutôt que de suivre une simple formation en archéologie à l'université, elle décide d'intégrer l'école d'architecture de Strasbourg. Ainsi, elle nous confie : « à l'époque, les directeurs de fouilles engageaient automatiquement un architecte, alors que parmi les étudiants en archéologie seuls les meilleurs étaient sélectionnés pour venir sur les fouilles ».

Selon elle, la formation d'architecte a pour avantage de garantir une meilleure compréhension constructive des édifices antiques, et une meilleure visualisation de ces derniers en trois dimensions. Les personnes ayant suivi une formation universitaire sont spécialistes d'un style particulier mais : « quand ils trouvent un bloc, ils se demandent mais qu'est-ce que ça peut bien être, alors que quand on a l'habitude, on sait tout de suite d'où ça vient ». Avec l'arrivée de nouvelles technologies sur les fouilles, la place des architectes est cependant remise en cause : une fois les images 3D produites, on a tendance à oublier qu'il faut des professionnels pour les analyser.



Durant sa carrière, Françoise Laroche a travaillé sous la direction d'archéologues, mais elle a également elle-même dirigé des chantiers de fouilles. Au sein d'équipes internationales, peu de différences étaient faites entre femmes et hommes, mais elle se rappelle que son rôle de direction forçait le respect des professionnels égyptiens – ses expériences à l'étranger lui ayant notamment permis de maîtriser l'arabe et le turc. L'une des missions l'ayant le plus marquée sont les dix années passées à Karnak, en Égypte, entre 1974 et 1984. Elle y était notamment chargée d'étudier le temple de Khonsou. Par la suite, elle effectue des missions de fouilles sur des périodes généralement plus courtes, de quatre à six mois ; et publie plusieurs travaux universitaires en parallèle.

3. Étude de la colonnade de Taharqa, Égypte
<http://archimede.unistra.fr/programmes-de-recherche/equipes/equipe-i-territoires-et-empires-dorient-teo/archives-2013-2017/les-sites-et-leur-environnement/#c53470>

4. Fouilles du secteur du temple de Mari, Syrie
<http://archimede.unistra.fr/membres/membres-associes/francoise-laroche-traunecker/>

POUR UNE SOBRIÉTÉ EN ARCHITECTURE

Même si Françoise Laroche n'a jamais exercé en tant que maître d'œuvre en France, elle a eu l'occasion de construire une maison de fouilles sur le site de Porsuk en Turquie, en collaboration avec Serge Sadler en 1970. Elle pointe les différences de législation entre les deux pays, mais leur reconnaît cependant un trait commun dans l'architecture contemporaine: le goût du tape-à-l'œil. Selon elle, en France, et plus généralement en Europe : « on fait des enveloppes et on sait pas trop ce qu'il y a dedans ». La forme prend le pas sur la fonction, au profit de la prouesse technique. En Turquie, et ailleurs dans le monde oriental, c'est le gigantisme qui prime : l'architecture est démonstrative et extravagante, toujours dans l'optique d'en « mettre plein la vue ».

Ce que Françoise Laroche trouve en revanche plaisant à l'époque contemporaine, c'est la qualité des interventions sur l'existant. Le respect du patrimoine est, selon elle, bien meilleur aujourd'hui qu'il y a quelques années et considère que « beaucoup de réhabilitations sont bien faites ». Plus généralement ce sont les constructions simples et sobres – que l'on qualifierait de « banales » – qui lui plaisent, car elles s'intègrent bien dans leur environnement urbain.

Pour elle, la législation autour des bâtiments durables et économes en énergie est cependant aberrante : « Pourquoi faire marcher un moteur alors qu'on peut très bien ouvrir une fenêtre ? ». Avec des considérations techniques soumises à un excès de normes, on en oublie selon elle, le bon sens qu'avaient par exemple eu les Allemands avec la construction des bâtiments de la Neustadt. Habitante elle-même l'un de ces immeubles, elle constate que « ça ne s'abîme pas ; on fait quelques améliorations de surface et puis c'est tout ». Ainsi, les bâtiments dits durables que l'on construit aujourd'hui ne le seraient pas tant que ça, puisque remarque-t-elle : « ce sont des choses qu'il faut tout le temps réparer, et qui ne tiennent pas le coup ».

« J'aime bien les choses simples. »



5. La Neustadt à Strasbourg, 56 allée de la Robertsau
http://www.crdp-strasbourg.fr/main2/arts_culture/architecture_patrimoine/art_nouveau.php?parent=85

6. Le Temple de Khonsou, à Karnak, Égypte
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Karnak_Khonsu_Temple_R01.jpg

EVE BURGER

1976

Entretien réalisé le 26/11/2019 par Nicolas Commisso et Elise Duno

Née en 1952, fille et petite-fille d'architecte, Eve Burger a choisi la voie familiale. Fraîchement diplômée, elle n'exercera que quelques années en libéral, avec son père, avant de se dédier à l'enseignement des techniques de représentation au sein de l'Ecole d'Architecture de Strasbourg, de l'Ecole des Arts Décoratifs de Strasbourg et de l'INSA.



« *L'ordinateur forme moins l'esprit dans la vision de l'espace que le dessin et la perspective.* »

FILLE ET PETITE-FILLE D'ARCHITECTES

Eve Burger vient d'une famille d'architectes et d'artistes : son grand-père et son père étaient architectes, son frère est aussi architecte, sa mère était peintre et sa sœur diplômée des Arts décoratifs. Attirée par le côté scientifique de l'architecture mais aussi par le dessin, titulaire d'un bac scientifique (bac C), elle entre à l'École d'architecture directement après son bac. Fille d'architecte, elle est alors bien informée sur le métier et a notamment déjà fait des stages pendant l'été dans l'agence dirigée par son père Marcel Strohmenger (1925-2004) et ses associés, Alfred Kronenberger et Gérard Ittel.



UNE ECOLE EN COURS DE REFONDATION

Dans ses explications concernant sa période de formation, Eve Burger nous explique que l'entrée en école d'architecture était alors plutôt « facile ». Entrée en 1970 dans une École assez désorganisée et essayant de se reconstruire après les bouleversements de mai 1968, elle connaît, pendant sa première année, plusieurs mois cumulés de grève. Sur l'ensemble de son cursus, c'est à dire six ans d'étude, c'est au moins une année de grèves cumulées, que ce soit des grèves étudiantes à cause du manque de structure, des grèves enseignantes ou voire des deux.

C'était alors une école de « bric et de broc », très différente de l'ERAS, le projet se voulait très peu académique afin de se démarquer de l'ancienne école. Eve Burger nous explique qu'elle est finalement assez déçue de la formation qu'elle a reçue. À cette époque, les étudiants font finalement peu d'architecture mais beaucoup de philosophie, de sciences sociales et d'urbanisme. Ils étaient aussi très libres et peu encadrés selon Eve, ce qui lui a posé problème car elle avait besoin de ce cadre.

Trouvant que l'enseignement de l'École était insuffisant, elle suit alors en parallèle des cours de perspective et de géométrie avec des amis à l'École des Arts décoratifs. Tout le long de ses études, Eve a étudié dans l'aile gauche du Palais du Rhin : « Les locaux n'étaient pas adaptés et, il faut le dire, sales ». Elle ajoute aussi qu'à ce moment là on avait encore le droit de fumer à l'intérieur et que les locaux « étaient à l'image de l'école : désorganisés ».

Cependant, il y a eu quelques enseignants étrangers notamment qui l'ont marquée comme le chilien Fernando Montes (1939-) et le cubain Ricardo Porro (1925-2014) qui eux parlaient d'architecture avec passion aux étudiants. Il y avait aussi Alexandre Koeffler (1935-v.1980), un ingénieur de formation avec qui elle a fait son diplôme et aussi Henri-Joseph Marvillet (1902- 1991) le professeur de mathématiques et de géométrie, qui a marqué plusieurs générations dans l'histoire de l'école (il a enseigné à l'ERAS puis à l'École entre 1946 et 1972).



1. Bâtiment 8 rue Saint Gothard à Strasbourg, réalisé par Marcel Strohmenger et Albert Strohmenger, 1954
source : <https://www.archi-wiki.org>
2. Faculté de médecine de Strasbourg construit par l'agence Kronenberger-Ittel-Strohmenger, 1963
source : <https://www.archi-wiki.org>



3. Eve Burger et des étudiants pendant une séance de correction lors du voyage d'étude de première année à Villeneuve-les-Avignon

Le sujet du TPFE (travail personnel de fin d'études) d'Eve Burger portait sur le vignoble alsacien et elle s'est retrouvée livrée à elle-même car son directeur de diplôme avait des problèmes personnels. Elle a finalement soutenu avec René Tabouret (1925-) qui a fait office de remplaçant de dernière minute. Si elle a beaucoup travaillé la partie théorique de son TPFE, le projet lui-même n'était pas complètement abouti.

Dans sa promotion, il y avait seulement six filles sur une soixantaine de personnes et une seule est devenue maîtresse d'œuvre tandis que les autres ont fait autre chose. Eve Burger trouve qu'elles étaient plutôt privilégiées vu qu'elles étaient peu nombreuses. Au moment de ses études, c'était encore très rare qu'une femme soit architecte, le métier était encore perçu comme destiné aux hommes.

Eve a fait ses études dans la même période que Pierre Wavasseur, Jacques Rizzotti, Patrick Weber et Philippe Fraisse, qui sont tous devenus, comme elle, des enseignants importants de l'École dans les années 1980 et jusque dans les années 2010.

TROIS VISIONS D'UN MÊME ENSEIGNEMENT

À la sortie de l'école, en 1976, Eve Burger a travaillé dans l'agence de son père, Kronenberger-Iltel-Strohmenger, considérée alors comme « une des grosses agences » strasbourgeoise, impliquée notamment dans les grands chantiers de l'époque comme l'Esplanade. Au total, ils étaient huit personnes à travailler dans l'agence et elle y est restée neuf ans. Elle appréciait beaucoup le travail en équipe. Les seuls projets qu'Eve a mené seule sont une école à Kienheim (Bas-Rhin), transformée depuis, et quelques maisons individuelles.

Au détour d'une conversation avec le directeur de l'École des Arts-décoratifs qui vivait alors dans le même immeuble qu'elle, elle apprend que son ancien professeur de perspective part à la retraite : le directeur lui propose de prendre sa suite. Au début, elle commence par deux heures par semaine jusqu'à finir à temps plein ! Elle a été titularisée en tant que Professeure de perspective et de dessin d'espace : « au total j'ai travaillé pendant 37 ans aux Arts déco » nous confie-t-elle. En plus des Arts Décoratifs, Eve Burger a aussi travaillé pendant 5 ans à l'INSA avec 20 heures par semestre, où elle a pris la suite de Fabienne Mouillet (1947-).

À partir de 1988, elle devient uniquement enseignante afin de pouvoir gérer vie familiale et professionnelle. En 1993, Jacques Rizzotti, qui enseigne la perspective à l'ENSAS et a joué un rôle important à l'ENSAS, l'invite à venir conforter son équipe. Pour elle, c'est un plaisir d'enseigner à l'école car c'est le « retour à la maison mère » et ajoute de la variété à son travail car les étudiants en architecture ont des besoins différents de ceux des Arts Décoratifs. Ainsi, elle a pu enseigner la même chose de trois façons différentes et c'est cela qui l'a passionnée. À l'ENSAS, Eve a enseigné en perspective, en dessin d'architecture et aussi un peu en analyse architecturale avec Didier Laroche. Elle a pu assister au passage d'étudiants à moniteurs et de moniteurs à enseignants. Ainsi, les équipes se formaient souvent par « cooptation » parce qu'on savait ainsi qui était capable et bon pour enseigner.

ET AUJOURD'HUI

Comme références, Eve nous parle du travail de Ludwig Mies Van Der Rohe qui l'a marquée pour sa rigueur et son fonctionnalisme. Elle aime aussi bien le travail de Luis Barragan dans lequel selon elle, on sent le soleil, la chaleur et aussi de Tadao Ando qui a une façon particulière d'intégrer la nature dans son travail. D'une manière générale, elle préfère « l'architecture sobre, épurée ». Aujourd'hui, si elle devait choisir des références locales elle nous cite l'immeuble construit par ses collègues Georges Heintz et Anne-Sophie Kehr sur la presqu'île Malraux, et la façon dont il a traité son extension par rapport à l'existant.

Si Eve nous confie envier les étudiants actuels à l'ENSAS car ils bénéficient de meilleures conditions d'études et d'un programme plus organisé qu'aux débuts de l'école, elle admet regretter la diminution du temps consacré au dessin à la main dans les enseignements. En effet, pour elle, « l'ordinateur forme moins l'esprit dans la vision de l'espace que le dessin et la perspective » et elle estime que le dessin à la main, comme les mathématiques, permet de structurer l'esprit.

À travers son témoignage Eve Burger nous partage son expérience à la fois d'étudiante, d'architecte et d'enseignante. Elle a assisté à la reconstruction de l'école après mai 1968 mais aussi à la féminisation de la profession qui s'est accélérée depuis une dizaine d'année maintenant. Son témoignage nous ap-porte un éclairage sur l'état de l'école après la fin de l'ERAS et la façon dont les cours étaient organisés et les lacunes qu'il y avait dans la nouvelle école refondée après 1968. Nous avons pu aussi découvrir son approche de l'architecture et sa passion de l'enseignement, ce qui enrichit nos connaissances sur la formation des architectes du XXe siècle.



4. Photo de groupe prise à Villeneuve-les-Avignon en 2017 par Marc Hess.

5. Les Docks Heintz-Kehr Architectes
source : <https://www.archdaily.com/775310/docks-malraux-heintz-kehr-architects>

8

PATRICK WEBER

1977

Entretien réalisé le 18/11/19 par Ahmet Yegenoglu et Kévin Schluth

Patrick Weber est un architecte français né en 1953 à Strasbourg. Il intègre l'École d'architecture de Strasbourg en 1971 puis il est diplômé en 1977 d'UP8 à Paris. Il débute sa carrière d'enseignant et praticien dans la foulée de ses études et devient maître-assistant à l'École (1981-2018), où il joue un rôle important notamment dans les instances de l'école. Depuis 1990, il



« **Aujourd'hui vous avez des architectes qui font de la promotion, de la maîtrise d'ouvrage, de la programmation (...) le milieu s'est largement ouvert.**



UNE FORMATION ENTRE STRASBOURG ET PARIS, L'HÉRITAGE DE BERNARD HUET

Entre Strasbourg et Paris, voilà comment on pourrait résumer le parcours de Patrick Weber durant ces études d'architecture dans les années 1970. En effet, sur les six années d'études, quatre ont été réalisées en Alsace et les deux dernières ainsi que le diplôme, à UP8, à Paris. Pourquoi ce choix ? L'intéressé nous répond que pour lui, l'enseignement à Strasbourg est alors un peu « répétitif » et traditionnel, n'offrant que peu de choix après le deuxième cycle dans la poursuite des études. De plus, l'envie de découvrir les modes de travail et la pédagogie nouvelle que proposait UP8, lui donne alors envie de poursuivre ces études sur Paris. À cette époque, UP8 attire les étudiants de par son prestige et son approche nouvelle de l'enseignement de l'architecture, suite aux événements de mai 1968.

La présence d'un atelier à UP8 dirigé par Bernard Huet (1932-2001) attire alors Patrick Weber. Son enseignement, ainsi que ses articles publiés dans les revues d'architecture de l'époque (Huet est l'ancien rédacteur en chef de l'Architecture d'Aujourd'hui) donnent envie à Patrick Weber de travailler sous son aile. Malgré le fait qu'il ne dispose que de 17 places disponibles dans le studio, prises pour la plupart par des anciens élèves parisiens, Patrick Weber a dû selon lui « se battre » pour entrer en tant que 18^e élève de l'atelier et ainsi apporter un regard extérieur en son sein.

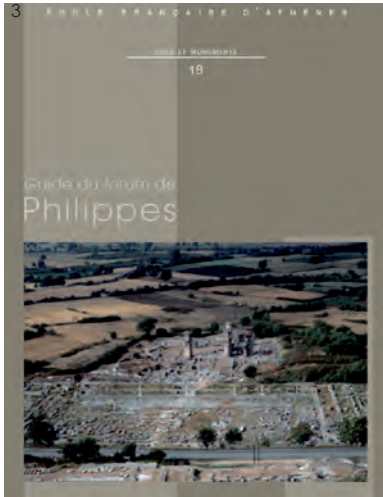
Concernant les cours et les matières enseignées, Patrick Weber ne relève pas de différence notable entre les deux écoles, mais plutôt dans l'évolution des programmes depuis mai 1968 et, plus tard, durant son expérience d'enseignant. En effet, durant ces études le projet occupait majoritairement le programme (environ 80 %) et d'autres matières secondaires complétaient le cursus. En exemple, nous pouvons citer les cours de géographie urbaine et de sociologie, disciplines qui commençaient alors à être enseignées en France dans les écoles d'architecture. Cependant ces matières n'étaient pas aussi primordiales qu'elles le sont de nos jours, selon Patrick Weber, dans les programmes pédagogiques des écoles d'architecture.



1. Photo de l'ENSA de Paris - Belleville (anciennement UP 8).
https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_nationale_sup%C3%A9rieure_d%27architecture_de_Paris-Belleville

2. Bernard Huet (1932-2001) fondateur de UP 8 à Paris.
<https://www.citedelarchitecture.fr/fr/bernard-huet>

UNE ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE RICHE ET PLURIDISCIPLINAIRE



À la fin de la 4^e année de ses études à l'école d'architecture de Strasbourg, Patrick Weber décide de changer d'école et de passer à UP8. L'une des autres raisons majeures de ce choix est son intérêt fort pour l'histoire d'architecture. Il intègre un atelier dirigé par Bernard Huet. Dans le cadre de cet atelier, il réalise des travaux archéologiques dans différents pays comme la Syrie et l'Italie. Après son diplôme, il conserve cet intérêt durant sa carrière d'architecte. Au lieu de faire son service militaire, il participe d'ailleurs à une coopération militaire à Athènes par le biais de ses travaux en Syrie. Enfin, il rentre à l'École française d'Athènes et publie un article avec Michel Sève sur le forum de Philippe en 1986 (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1986, p. 531-581). Aujourd'hui, il continue de travailler à un projet de publication consacrée à une colonie romaine. Pour lui, il n'est ni un archéologue ou ni un historien toutefois il est passionné par les édifices anciens notamment ceux en pierre. Cet intérêt se traduit aussi sur ses travaux professionnels ; dans le cadre de réhabilitations comme le projet de la tour Seegmuller ou les projets d'extensions comme celui de la villa Kayserguet. En ce moment, l'agence travaille également à un grand projet de réhabilitation, celui de l'Hôtel des postes de Strasbourg.



Durant sa carrière, Patrick Weber et son agence, ont réalisé plusieurs projets dans différents domaines, issus de la commande publique et privée : il indique qu'il a toujours voulu maintenir un champ d'action le plus large possible. L'architecture scolaire est cependant le domaine dominant d'activité avec Pierre Keiling. Les projets du groupe scolaire Schoepflin (2002) ainsi que le collège Romain Rolland (2018), sont des exemples notables de leurs productions dans ce domaine. L'architecture culturelle, les logements collectifs, les complexes sportifs et l'architecture hospitalière sont des projets qu'ils réalisent souvent. Ils touchent aussi à l'architecture industrielle, mais ce n'est pas la partie prépondérante de leurs activités. Selon lui, c'est un sujet très intéressant que l'on n'aborde pas tellement en école d'architecture. De l'autre côté, les concours publics sont devenus une habitude pour l'agence. Leur architecture se veut plus fonctionnaliste qu'esthétique : « J'insiste sur le fait qu'il n'y a pas un projet qui sort du lot par rapport à un autre dans l'ensemble, on essaye d'avoir la même démarche et continuité. On ne fait pas des projets tape-à-l'œil, en général les gens disent que l'on fait des projets assez rationnels, dans une même continuité, on ne veut pas faire des projets 'effet de mode'. »

3. Page de garde d'une publication de Patrick Weber et Michel Sève sur le forum de Philippe en 1986 (*Bulletin de Correspondance Hellénique*, 1986, p. 531-581). <https://arula.hypotheses.org/593>

4. Tour Seegmuller. L'opération «Maison Universitaire Internationale» consiste en la restructuration de l'ancienne tour du moulin Seegmuller en résidence pour étudiants. <https://www.weber-keiling.com/maison-universitaire-internationale-ancienne-tour-seegmuller-40-fr.html>

LE NUMÉRIQUE ET SON UTILISATION EN AGENCE

Le regard de Patrick Weber sur le numérique est très instructif sur l'évolution des méthodes de travail durant les études en écoles d'architecture, mais aussi au sein des agences. En effet, durant ces études, les étudiants passaient plus de temps à l'école pour travailler sur leurs projets et rendus. Les dessins se faisaient à la main, sans outil informatique, et donc il fallait un espace suffisant pour produire les documents. L'école était un lieu de travail confortable et d'échange entre étudiants au sein de l'atelier.

Un autre aspect important que Patrick Weber souligne dès que l'on aborde la question du numérique et des évolutions qui en découlent, est la possibilité d'avoir accès à une quantité phénoménale d'informations. En effet, lors du processus de conception, le choix de ressources et de références est une étape primordiale afin d'avoir une vision d'ensemble de la production passée et actuelle. Auparavant les références n'étaient pas aussi aisées d'accès, il fallait avoir une idée de ce que l'on cherchait, aller à la bibliothèque, trouver et étudier des exemples : le choix était donc plus élaboré et laborieux. Patrick Weber nous met en garde vis-à-vis de cet accès illimité à l'information et aux modèles en architecture. Selon lui, on ne passe plus autant de temps à comprendre et à analyser un projet trouvé en ligne sur divers sites plus ou moins pertinents. Pour lui, cette compréhension des références est primordiale dans le processus de conception d'un projet.

Malgré cette mise en garde vis-à-vis de ce flot considérable de ressources disponibles, Patrick Weber considère que l'apport du numérique dans les agences d'architecture a permis de produire plus rapidement les éléments de rendus d'un projet. En effet, il faut moins de temps pour produire un plan ou une perspective à l'ordinateur, qu'à la main. Ce bouleversement apporté par l'outil informatique réduit le temps de production, cependant il ne doit pas remplacer la pensée, la méthode de travail et le processus de conception de l'architecte.



5. Vue de l'atelier Arretche en 1962.
<https://chroniques-architecture.com/wp-content/uploads/2018/05/01-atelier-Arretche--750x727.jpg>

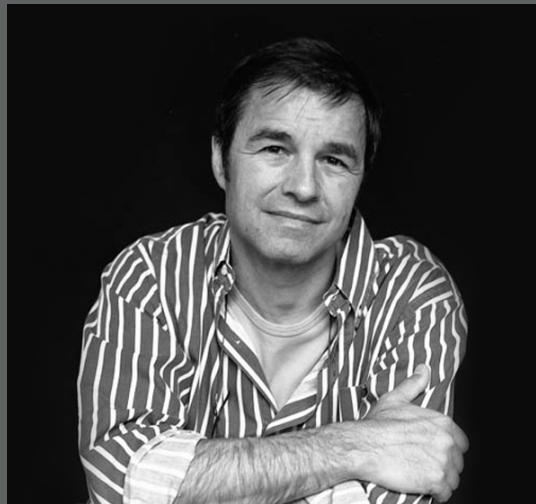


JEAN-MARC BIRY

1981

Entretien réalisé le 31/10/19 par Xavier Muller et Olivier Perret

Jean-Marc Biry est un architecte français, né à Sierentz dans le sud de l'Alsace en 1953. Entre octobre 1973 et juin 1981, il suit une formation d'architecte à l'Ecole d'architecture de Strasbourg. Par la suite, il rentre rapidement dans la fonction publique et devient directeur du CAUE 67 en 2006.



« Les projets enseignés dans les écoles d'architecture devraient être mis en situation à une petite échelle : qui relève d'une problématique politique au départ. »

SECTEUR N, UN CURSUS ENGAGÉ

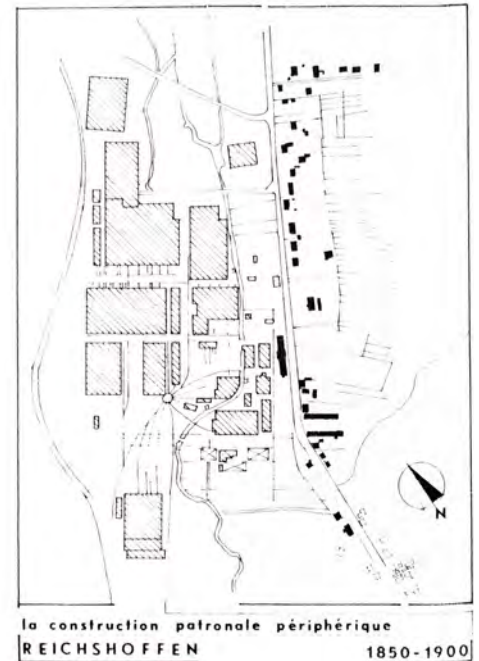
« Je peux vous répondre très vite, aujourd'hui je ne serai sûrement pas retenu au concours d'admission »

Après avoir engagé des études scientifiques à Mulhouse, Jean-Marc Biry entame son cursus au Palais du Rhin en 1973 sur les conseils d'un ami à lui, connaissant ses talents de dessinateur. A cette époque, la sélection est essentiellement administrative, et les places sont relativement nombreuses, une centaine, pour assez peu de candidats, environ 250. Il regrette qu'aujourd'hui les entretiens d'admission s'adressent en priorité à des élèves pré-sélectionnés, préparés et aux réponses souvent stéréotypées. Selon lui, il passerait personnellement « à la trappe dans les conditions actuelles ».

Les enseignements sont alors « verticalisés » : après une première année servant à dégrossir les effectifs, les étudiants choisissent un département dans lequel ils s'engagent durant les années suivantes. Pour J.M. Biry, c'est positif car « un étudiant comprend assez vite où sont ses intérêts en architecture, alors pourquoi l'obliger à faire un type d'architecture qui ne lui convient pas ? ». Les professeurs, qui sont aussi praticiens, sont présents à raison de trois jours par semaine et sont impliqués dans les débats et commissions pédagogiques de l'École. Les étudiants travaillent généralement à mi-temps en agence et complètent ainsi leur formation, notamment en matière de notions administratives.

J.M. Biry fréquente alors l'atelier où enseigne Philippe Revault (1942, enseignant à l'École entre 1971 et 1997) le « secteur N », dédié à l'habitat social. C'est un secteur militant, engagé sur les questions territoriales et sociales dans la mouvance de mai 1968 ; ils sont alors décrits comme l'aile gauche de l'école, ce que J.M. Biry revendique et assume encore aujourd'hui. Travailler sur la politique de la ville, remettre en cause ses enjeux et les resituer constituent la ligne de Philippe Revault et de Divi Dreyse (1937, enseignant à l'École de 1975 à 2001) qui dirigent le secteur N, ce qui, selon Jean-Marc Biry, est non sans lien avec son engagement au CAUE par la suite. Il réalise son cursus en 6 ans, car une année entière est dédiée à l'enseignement des questions urbaines et territoriales.

À l'école, il abandonne assez vite le projet d'architecture au sens où on l'entend aujourd'hui pour se consacrer plutôt à des recherches théoriques sur l'aménagement de l'espace. Il passe son TPFE en 1981, première année où, suite à des contestations, il est possible de faire un diplôme « contenant des éléments graphiques », théorique, analytique et pré-doctoral. L'atelier qu'il fréquente baigne dans les mouvances de la co-construction, où l'esprit du collectif prend le dessus sur la vision de l'architecte démiurge, seul derrière sa planche. J.M. Biry nous confie alors : « le projet, on s'en tapait un peu, mais je pense que c'était tout aussi formateur. Pour moi, aujourd'hui, des étudiants qui ne font pas trop de projet mais qui savent parler d'architecture et ont un engagement militant, je serais plutôt enclin à pousser ceux-là ».



1. Industrialisation en milieu rural : le logement des ouvriers de l'entreprise De Dietrich, TPFE J.M. Biry, 1981.

ENTRE TRAVAIL, CITOYENNETÉ ET MILITANTISME

2

« Il y a actuellement un véritable rôle à jouer pour les architectes dans le tissu urbain existant »



2. Industrialisation en milieu rural : le logement des ouvriers de l'entreprise De Dietrich, TPFE J.M. Biry, 1981.

Au cours de ses études, il mène des actions militantes au sein de l'école et organise les grèves pour dénoncer le manque d'espace de travail disponible dans le Palais du Rhin. Il mobilise l'ensemble des étudiants face au directeur, Yves Ayrault (1947, directeur de 1976 à 1992 et de 2000 à 2003) : « À l'époque, j'avais déjà la conviction qu'il fallait frapper fort ; donc, j'ai fait sortir toutes les tables du Palais du Rhin et on les a disposées sur la pelouse en disant : voilà la surface que ça représente par rapport aux 500 que nous sommes ».

C'est donc à l'école que J.M. Biry défend des convictions qui lui sont chères et qui influenceront par la suite son parcours professionnel et personnel. Avec quelques amis, il développe une structure nommée le CERVEAU (Centre d'Etudes Régionales de Valorisation de l'Espace en Architecture et en Urbanisme.), dont les missions sont déjà très proches de celles menées par le CAUE aujourd'hui. J.M. Biry rentre dans la fonction publique très tôt, puis il est nommé directeur du CAUE 67 en 2006. Cet organisme, investi d'une mission d'intérêt public, a pour but de conseiller, d'accompagner, d'informer et de sensibiliser les particuliers, les administrations, mais également les collectivités dans le champ architectural, urbain et environnemental. Le CAUE accueille aujourd'hui 18 salariés, 14 équivalents temps-plein dont 7 architectes/urbanistes, mais il n'y a pas de roulement au sein de la structure : l'accès est donc assez difficile pour les jeunes diplômés. J.M. Biry quittera son poste de directeur l'année prochaine.

Selon J.M. Biry il y a actuellement un véritable rôle à jouer pour les architectes dans le tissu urbain existant. Il s'interroge sur le fait qu'en Alsace il est difficile d'associer la tradition, les pratiques et les savoir-faire de l'architecture vernaculaire avec l'aspect contemporain. Il s'appuie sur l'exemple d'un concours d'idée lancé par le CAUE 67 sur la question de la maison alsacienne du XXI^e siècle, pour laquelle une partie des propositions étaient selon lui frileuses ou mal amenées. Selon lui, il ne faut pas avoir peur de démolir si par la suite on s'appuie réellement sur le contexte, la trame urbaine, le gabarit, et s'il y a une réelle connaissance des savoir-faire, afin d'éviter le mimétisme architectural. Il faut savoir proposer aux usagers de nouvelles manières d'habiter, et ne pas se conformer à la vision de l'habitat imposé par la promotion immobilière. Les états-généraux de l'habitat vernaculaire, organisés il y a 3 ans, avaient pour but de partager les constats et enjeux afin de définir des pistes d'actions sur le long-terme pour l'architecture en Alsace. Ces questions demandent du temps et J.M. Biry regrette que les questions de réhabilitation ne soient que trop peu traitées à l'école.

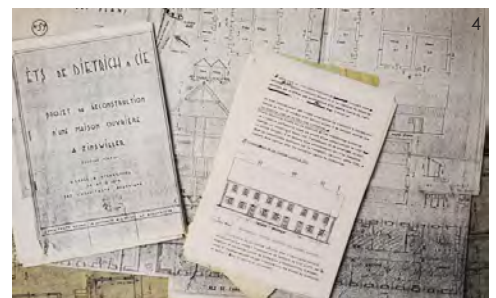
AU CONTACT DU TERRAIN ET DES HABITANTS

« Le développement d'une culture architecturale est selon moi la clé pour une architecture contemporaine durable et respectueuse du patrimoine »

Même si Jean-Marc Biry n'a jamais réellement exercé le métier d'architecte en tant que maître d'œuvre, sa fonction de directeur du CAUE qu'il assure depuis plus de 14 ans lui permet d'œuvrer quotidiennement au service de la maîtrise d'ouvrage publique et privée.

Attaché au patrimoine local, et intimement convaincu que le projet architectural doit-être porteur de lien social, son rôle et celui de son équipe est de sensibiliser, mais également de former les collectivités, ainsi que le grand public. Le développement d'une culture architecturale, paysagère et environnementale est selon lui la clé pour une architecture contemporaine durable et respectueuse de ce patrimoine. « Le respect du patrimoine architectural ne passe pas par le mimétisme » écrit-il d'ailleurs. Le regard qu'il porte sur l'architecture contemporaine s'appuie principalement sur son contexte. En effet, l'enjeu se situe selon lui dans le dialogue entre le tissu urbain existant et ces interventions qui revêtent un ensemble d'enjeux sociaux. « Il est nécessaire de faire prendre conscience aux élus qu'ils doivent anticiper et porter le regard professionnel de l'architecte sur certaines opérations ».

L'exercice « village » que Jean-Marc Biry a suivi au cours de ses études en architecture, a sans doute été un moment marquant dans sa formation. Ces ateliers de projet itinérants se font au contact du terrain et de ses habitants, de manière à faire apparaître des pistes concrètes pour renouveler les façons de faire, de dialoguer, de dessiner et de prendre en considération ces territoires. L'architecture, dans sa définition large qui s'attache au cadre de vie et de développement des territoires, contribue à la constitution de connaissances et d'innovations. Pour lui, un tel enseignement permet de former des professionnels avertis, capables de rester dans une dynamique d'innovation au service des territoires ruraux. Ainsi, les enseignements qui sont aujourd'hui dispensés dans les écoles d'architectures demandent à être davantage situés et rattachés au contexte. La commande dans le tissu existant est source de travail pour la profession. Pour répondre à ces besoins en termes de réhabilitation et de rénovation, une vraie connaissance des savoir-faire est nécessaire.



3. Industrialisation en milieu rural : le logement des ouvriers de l'entreprise De Dietrich, TPFE J.M. Biry, 1981.

4. Industrialisation en milieu rural : le logement des ouvriers de l'entreprise De Dietrich, TPFE J.M. Biry, 1981.

JEAN-JACQUES VIROT

1990

Entretien réalisé le 24/10/19 par Rosa Elena Plancarte et Charlotte Roy

Né en 1953, J.-J. Virot est originaire de Haute-Saône. Il a eu un parcours universitaire pluridisciplinaire entre art plastique et architecture à Strasbourg (1971-1990). La pédagogie est au cœur de son exercice professionnel. Président de l'Association Œuvre Notre-du-Haut à Ronchamp, il a participé à la maîtrise d'ouvrage du projet de Monastère et Porterie à Ronchamp (2005 à 2011).



« Je suis architecte mais pédagogue :

l'essentiel de mon métier c'est la transmission »

UNE FORMATION PLURIDISCIPLINAIRE

Après les épisodes de mai 1968, de nouvelles formations apparaissent, notamment celles d'arts plastiques et de musiques. J.-J. Virot décide d'intégrer la nouvelle formation en arts plastiques, créé en association avec l'Institut d'histoire de l'art à Strasbourg. Il est le premier étudiant inscrit en arts plastiques de l'Université de Strasbourg. Les conditions d'études ne sont pas évidentes car l'institut ne possède encore par ses propres locaux. Il y a, à cette époque, de vraies rivalités entre l'ancienne institution des arts décoratifs vis-à-vis des nouvelles formations qui amènent aux mêmes débouchées : J.-J. Virot obtient, en parallèle des cours d'arts plastiques, une licence en histoire de l'art et découvre à cette époque le monde des livres et l'accès à la connaissance grâce au monde universitaire, ses bibliothèques, ses enseignants... En 1975, il finalise ses études d'arts plastiques en obtenant le CAPES puis l'agrégation. Un poste d'enseignant à Obernai au lycée Freppel lui est rapidement proposé, ce qui est une belle opportunité. Il enseigne à la fois au collège et au lycée, où on lui propose en 1980, de créer un atelier de sensibilisation à l'architecture. Cette expérience d'introduction à l'architecture est au fond une sorte de « laboratoire de pédagogie ». Ce poste à Obernai lui permet également de poursuivre ses propres études à Strasbourg. En effet, dès 1979, J.-J. Virot continue sa formation en entamant des études en architecture au sein de l'Ecole d'architecture de Strasbourg (actuelle ENSAS). Durant sa formation, plusieurs professeurs marquent J.-J. Virot, comme René Tabouret, Guy Clapot et surtout Christian Enjolras qui est son directeur de diplôme. Ce professeur leur fait également connaître des ouvrages marquants comme Architecture : Forme, espace, organisation de Francois Ching (date ?), De la Forme au lieu & de la tectonique de Pierre Von Meiss (1990) ou encore De l'ambiguïté en architecture » de Robert Venturi (1966). Les projets développés durant ces études répondent à des programmes assez courants comme des projets de construction de bâtiment secondaire, primaire ou maternelle à Bischheim ou à la Robertsau. Pour son projet de diplôme, il envisage tout d'abord un projet de réhabilitation des usines Ungemach à l'entrée de Schiltigheim, inspiré du projet du Lingotto de Turin transformé par Renzo Piano (date ???) sous les conseils de Christian Enjolras. Après ce premier projet imaginé en binôme et finalement abandonné, ce dernier l'incite à exploiter la pratique pédagogique que J.J. Virot développe au sein de l'atelier d'architecture qu'il anime au lycée d'Obernai. Il passe au total six années au sein de l'École et obtient son diplôme, quatre ans plus tard, en 1990. J.-J. Virot se souvient également que très vite, après avoir passé son agrégation d'art plastiques, il est recruté pour faire partie du jury du concours du CAPES et de l'agrégation à Paris, qui comprend une épreuve d'architecture. Cette expérience conforte en lui un vif intérêt pour la transmission et la pédagogie. Et il décrit cette période de sa carrière comme un moment clé, révélant sa détermination et sa propre vocation.



1. Pierre Von Meiss, *De la Forme au lieu & de la tectonique*, Broché.
2. Francis D.K. Ching, *Architecture : Forme, espace, organisation*, Eyrolles.
3. Robert Venturi, *De l'ambiguïté en architecture*, Dunod.
4. Le «Lingotto» de Turin, rénovation réalisée par Renzo Piano en 1985.
Crédit photo : Atlas of Spaces.

L'ENSEIGNEMENT ET LA DIRECTION DE LA SECTION ARCHITECTURE DE L'INSA



5. J.-J. Virot présente la chapelle de Ronchamps à des enfants aux enfants de l'association «Les Francas». Crédit photo : «Aux quatre horizons»
6. Institut National des Sciences appliquées, 24 boulevard de la Victoire à Strasbourg. Locaux de la section architecture de «l'INSA». Crédit photo : Romary Fabien pour Archiwiki.

J.-J. Virot rejoint l'équipe d'enseignants de l'École d'Architecture à l'INSA Strasbourg en 1992 (où il y enseigne 25 ans jusqu'en 2017). Il assure d'abord les cours d'histoire de l'art en 1992, puis il est titularisé en 1996. Il dispense également les cours d'histoire et de théorie de l'architecture et intervient par ailleurs dans les ateliers de projets. Grâce à son parcours d'enseignant et ses études à l'École d'architecture, il devient le candidat idéal pour le poste de directeur de la section architecture de l'INSA en 1999. Il remplit cette fonction pendant quatre ans jusqu'en 2003 lors d'une période de restructuration forte de l'école (passage de l'ENSAIS à l'INSA) mais surtout lors de la création d'une nouvelle formation intégrant l'architecture et l'ingénierie, dont l'avenir posait de nombreuses questions. Avec le soutien de la directrice de l'INSA ainsi que le travail d'une équipe d'enseignants très investis dans la pédagogie, J.-J. Virot développe cette formation et les effectifs d'étudiants sont doublés. Il tire profit de tout ce qu'il avait développé auparavant en tant qu'enseignant à Obernai et il l'applique. Ses propositions ludiques sont bien accueillies par ses collègues. Cette expérience lui permet de consolider ses méthodes, de les enrichir et de construire de nouvelles situations pédagogiques avec la collaboration de ses collègues. Lors de son enseignement, il déploie, en général, les techniques suivantes : (1) des exercices courts « déclencheurs » comprenant « l'esquisse maquette », (2) le travail en équipe dont la composition est toujours tirée au sort (favorisant les liens et l'émulation entre les élèves), (3) l'évaluation, également faite en groupe, est issue d'une classification des propositions des étudiants lors de la séance (développant leur capacité d'analyse), (4) un même atelier de projet pour tous les élèves, (5) l'étude de références (en rentrant dans l'épaisseur du projet, à la fois constructif et stylistique) et (6) l'encadrement de voyages d'études avec un programme défini chaque année et pour chaque niveau. J.-J. Virot aborde aussi la question de l'intervention dans l'existant, finalement peu traitée lors de ses propres études. En générale, J.J. Virot est impressionné par le niveau des dernières générations d'étudiants surtout pour leur solide socle culturel. De plus, il estime que la présence de deux écoles d'architecture, a un impact positif sur la production et la qualité architecturale dans la région. Il considère que la production architecturale en Alsace est en avance par rapport au reste de la France. Cela se voit notamment dans la construction des équipements sportifs, des écoles, de l'espace public, la gestion du paysage, autant dans les villes que dans les villages de la région. Ce niveau de qualité est atteint grâce à une solide formation des architectes.

L'ASSOCIATION NOTRE-DAME-DU-HAUT ET LE PROJET AVEC RENZO PIANO

Né à seulement 40 kilomètres de Ronchamp, J.-J. Virot est très lié au site de la chapelle de Le Corbusier. Il devient membre de l'Association Œuvre Notre-du-Haut à Ronchamp en 2002. Il s'y implique beaucoup et en devient le président en 2017. Cette association coopérative laïque est née de la volonté des habitants de Ronchamp qui acquièrent la propriété de l'ancien site de pèlerinage, afin de rétablir sa vocation sacrée. Elle est animée par des membres qui ne font pas nécessairement partie de l'Eglise ou du diocèse. À l'occasion du cinquantenaire de la chapelle, l'association décide de faire venir une congrégation en construisant un monastère : ce sont les sœurs Clarisses de Besançon qui sont choisies. L'avantage de l'association est son statut privé, car elle n'a pas l'obligation de faire un concours pour le choix de l'architecte. J.-J. Virot a donc rapidement pensé à Renzo Piano, Pierre-Louis Faloci ou Peter Zumthor. Piano est choisi car il est considéré comme « non-Corbuséen » (pour J.J. Virot il ne fallait pas un sixième « couteau corbuséen ») ; son approche sensible du contexte et du paysage intéresse beaucoup ; ses rapports avec la maîtrise d'ouvrage dans chacun de ses projets plaisent à l'association. Mais ce qui détermine le choix de cet architecte est aussi la fascination de J.-J. Virot pour le projet de la Fondation Beyeler (1995). Michel Corajoud vient compléter l'équipe de conception pour la partie paysage. Renzo Piano est ainsi contacté fin 2005. Le projet est lancé en Janvier 2006, et inauguré en 2011. J.-J. suit l'évolution du projet : l'emplacement d'origine est modifié car il n'est finalement pas constructible. Au départ il est composé de pleins de petites entités séparées et finalement petit à petit tout cela se regroupe. À la fin le projet se réduit à deux entailles dans la colline. Piano a beaucoup travaillé en fonction de la lumière, notamment pour les chambres des Clarisses. Il raconte également que le projet s'est très bien déroulé grâce à la qualité des entreprises locales. J.-J. Virot profite également de ce projet hors du commun pour embarquer ses étudiants de l'INSA : avec le département génie civil et de topographie, ils réaliseront le quadrillage de la colline qui n'existait pas encore. De cette expérience, Virot retient particulièrement la qualité d'écoute de Renzo Piano et l'atmosphère « incroyable » de travail au sein de ses ateliers.



7. De gauche à droite : Frère Patrice Kervyn, Jean-Jacques Virot et sœur Marie-Claire. Rencontre inter-religieuse sur la colline N.D. du Haut (2017) Crédit photo : Noël Mourey pour Division magazine
8. Projet de Renzo Piano à N.D. du Haut. Crédit Photo : BMIAA magazine.

11.

P.U
1991

Entretien réalisé le 27 novembre 2019 par Victor Bartels et Joseph Schweitzer

P. U. est un architecte DPLG, né en 1964. Fils d'un maître menuisier-charpentier, il baigne depuis l'enfance dans les métiers du bâtiment. Après une formation initiale de collaborateur d'architecte effectuée au Lycée Le Corbusier d'Illkirch, il entre en 1982 à l'Unité Pédagogique en Architecture de Strasbourg et obtient en 1991 son diplôme d'Architecte DPLG. Il complète sa formation par un CEAA (Certificat d'Études Approfondies en Architecture) en maîtrise d'œuvre urbaine.



Les architectes me disaient que les années d'études étaient les plus belles de leur vie.



DEVENIR ARCHITECTE DANS LES ANNÉES 1990

P.U. a pris goût à l'architecture lors de sa formation de collaborateur d'architecte au lycée Le Corbusier à Illkirch –Graffenstaden. Celui-ci, fraîchement inauguré est une œuvre de l'architecte Paul Chemetov (dates) inspirée par la vallée des rois en Egypte. Il prend alors conscience que l'architecture est bien l'expression d'une pensée, d'un concept rapporté à une situation, une réponse à un besoin spécifique. L'enseignement technique n'est qu'un outil pour concrétiser un projet. À l'issue de ce cursus, il décide donc de poursuivre sa formation en intégrant l'enseignement supérieur en architecture : « J'avais encore tant de choses à apprendre et lors de mes stages en agence, les architectes me disaient que les années d'études étaient les plus belles de leur vie. Je ne me voyais pas me lancer directement dans la vie professionnelle sans avoir goûté aux études en architecture ».

En 1982, l'enseignement supérieur en architecture se déroule à l'« Unité Pédagogique en Architecture de Strasbourg » (UPA.) implantée dans l'aile sud du Palais du Rhin. À l'étroit dans cette aile du Palais du Rhin, les travaux dirigés et ateliers se déroulaient dans des locaux annexes rue Adèle Riton et rue de l'Ail : « un choc pour les lycéens sortis d'un cursus normé et cadré. Pas de tables à dessin, des locaux frugaux, mal adaptés à l'acoustique parfois désastreuse. Les cours n'étaient pas obligatoires. On pouvait venir, partir, fumer, boire un café, tutoyer les professeurs. La ligne rouge à ne pas dépasser : ne pas déranger l'enseignement et se présenter aux contrôles et examens ». Nous étions tout simplement considérés comme « adulte ». Cette liberté soudaine appelait forcément à plus de responsabilité, de volonté et de curiosité.

Parmi les enseignements marquants, il se remémore un cours de géographie urbaine de première année : « Une chose qui m'avait marqué à mon entrée à l'école, était l'analyse d'une étude relative à la réussite des études en architecture. Celle-ci attribuait un pourcentage de réussite au diplôme en fonction de la catégorie socio-professionnelle de l'étudiant. C'était une manière très directe pour nous faire comprendre, avant même d'avoir fait ses preuves, que nous n'avions pas les mêmes chances de réussite. Il appartenait à chacun de se positionner. Cet aspect sur l'inégalité, nous l'avons ensuite appréhendé en sociologie, notamment dans les écrits de Bourdieu. » La formation des étudiants en architecture dans les années 1980 se fonde principalement autour des ateliers de projets. Un tronc commun comprenant la géométrie descriptive, l'économie, la sociologie, la géographie urbaine et le dessin à vue: « l'enseignement était principalement axé autour du projet. Il y avait peu de matières traitant de l'histoire de l'architecture. »

« l'enseignement où on était le plus vulnérable, c'était l'urbanisme et la sociologie. Il fallait que je m'y mette, mais ça valait le coup. »



1. Lycée de l'Architecture, de la Construction et du Design Le Corbusier Illkirch, Paul Chemetov, 1979.
Source : lyceecorbusier.eu.

2. Atelier aménagé sous la verrière dans le nouveau bâtiment du garage quartier Gare, 1988. Châtelet & Storne, 2013, *Des Beaux-Arts à l'Université Enseigner l'architecture à Strasbourg*, 2013, p.123.

UNE FORMATION PARTAGÉE ENTRE ÉTUDE ET TRAVAIL



3. Plan masse, PFE de P.U. *Un nouveau collège pour la ville de Schirmeck*, 1991

4. Plan du bâtiment principal et des salles de classe, PFE de P.U. *Un nouveau Collège pour la ville de Schirmeck*, 1991

Afin de financer ses études, il s'engage, en parallèle à sa formation à l'École, dans des activités professionnelles. Il « gratte » pour plusieurs agences strasbourgeoises et intervient en tant que surveillant dans des établissements scolaires : « cumuler les études avec un travail était très prenant puis présentait un réel risque de ne pas finir son cursus et de ne pas passer son diplôme ». Cependant l'insertion professionnelle s'opérait durant le second cycle. « Cela nous permettait d'accumuler une expérience professionnelle puis de caler les rendus à notre rythme puisque nous n'étions pas limités dans le temps pour finir les études. Cela nous permettait également de rendre des travaux de recherches plus aboutis à notre grande satisfaction ainsi qu'à celle de notre directeur de mémoire ». Dans le système actuel, la formation semble plus linéaire et l'on est étudiant à temps plein. Les études paraissent plus cadrées et limitées dans le temps.

Ayant acquis une bonne connaissance du fonctionnement des établissements scolaires, il décide de consacrer son mémoire d'urbanisme à l'intégration des collèges dans la structure urbaine, leur gouvernance alors qu'une loi sur la décentralisation en 1982 venait de placer ces établissements sous la responsabilité du Conseil Général (aujourd'hui Conseil Départemental) : « avec ce mémoire, j'ai énormément appris sur la gouvernance, la gestion, la programmation et la construction des collèges ». Dans la continuité de son mémoire, il engage son TPFE (Travail Personnel de Fin d'Etude) intitulé « Un nouveau collège pour la ville de Schirmeck » sous la direction de Jean Sittler. Ce travail se fonde sur plusieurs enquêtes menées auprès des futurs usagers pour rédiger un programme au plus proche de leurs besoins. Dans son projet, il aborde également les questions liées à l'ouverture des équipements aux activités extra-scolaires ou encore le contrôle des effets de l'ensoleillement sur les espaces.

Attiré par l'urbanisme et dans la continuité de son mémoire, il complète son diplôme d'architecte DPLG par une formation post diplôme menant à un Certificat d'Etudes Approfondies en Architecture (C.E.A.A.) spécialisé en maîtrise d'œuvre urbaine. Cela lui permet d'approfondir les aspects du projet urbain: « des profils divers et variés étaient représentés dans cette formation tel que des géographes, sociologues, économistes, ingénieurs et professionnels de la fonction territoriale : « les échanges furent particulièrement riches et instructifs ». Un stage professionnel de 6 mois et un mémoire de recherche allait conclure cette formation.

« Cumuler les études avec un travail était très prenant puis présentait un réel risque de ne pas finir son cursus et de ne pas passer son diplôme ».

UNE PRATIQUE D'ARCHITECTE SALARIÉ

Ses diplômes en poche, il s'associe avec une collègue géographe pour créer une structure d'assistance à maîtrise d'ouvrage afin d'intervenir auprès des mairies et collectivités territoriales. Dans une période où la DDE (Direction Départementale d'Équipement) cesse de délivrer gratuitement des POS (Plan d'Occupation des Sols, ancêtre du PLU) aux communes : « il y avait un marché à saisir pour les architectes et les urbanistes », il produit des présentations de POS, des études de projets urbains et de restructuration d'immeubles. Cela lui permet de concrétiser son savoir-faire, de travailler la relation entre architecte, élus et acteurs de la ville.

Par la suite, il reprend une activité d'architecte salarié dans diverses agences afin de renforcer son expérience : « quand tu te mets à ton compte, c'est bien de travailler ailleurs pour acquérir de nouveaux outils, d'autres méthodologies, des pièges à éviter... ». Pendant plusieurs années, il assure au sein d'une importante agence parisienne, la direction des travaux de plusieurs projets. Entre autres, il prend en charge un projet pour les institutions européennes soit le suivi d'une zone de 70 000m². Cette dernière comprenait les espaces de restauration, les bars, les parkings, les espaces presse, les studios radios, télé puis des salles avec régies et cabines d'interprétation : « avant le maximum que j'avais fait, c'était un projet de 60 logements, et j'en étais déjà fier. Là, c'est une ville que nous avons construite : du jour au lendemain, c'est 4500 personnes que l'on accueille, qui doivent circuler, se restaurer, se réunir, débattre ». Une logistique complexe à laquelle s'ajoutent de nombreuses problématiques d'ordres technique, acoustique et constructif. Pour exemple : une partie des espaces devaient être réalisées en dessous de la nappe phréatique : « C'est à ce moment-là qu'on met en pratique tout ce qu'on a appris en techniques de construction ».

Dans cette même agence, il est également intervenu sur le projet d'une école d'ingénieur ou encore sur un projet de logements sociaux. Ce dernier est une expérience particulièrement touchante sur le plan humain : « on intervenait en site occupé en présence d'immigrés nord africains qu'on est allé chercher en période d'après-guerre. Désormais à la retraite, ils sont physiquement usés et leur famille est restée au pays. Cependant, pour toucher leur retraite, ils se devaient de justifier d'une domiciliation et d'une présence en France ». Ce projet représente un grand écart par rapport aux projets prestigieux : « Les personnes étaient très attachantes, serviables, bienveillantes, tolérantes et généreuses avec très peu de moyens. À la fin du chantier, nous étions tristes à l'idée de ne plus se voir ». Aujourd'hui, il intervient en mission auprès de collectivités locales sur les thématiques de l'urbanisme, du transport et des mobilités, du logement, du patrimoine ou encore dans la conduite d'opérations.



5. Parlement Européen face Nord leparisien.fr.
Architecture Studio, 1999.

6. Parlement Européen face Sud lepoint.fr.
Architecture Studio, 1999.

12.

L'architecte en
question...

DEVENIR ARCHITECTE ?

Plusieurs des architectes interrogés ont suivi une formation dans au moins deux lieux différents, entre France et Allemagne (5) ou entre Paris et Strasbourg (1,4,8). Certains ont prolongé leurs études à travers des spécialisations (2 : monuments historiques) tandis que d'autres ont suivi des études préalables (10 : arts plastiques, 11 : collaborateur d'architecte). Certains ont fait des études sur parfois plus de dix ans, exclusivement dans le domaine de l'architecture (1,2,3), ou bien alors dans plusieurs disciplines (5, 6 : histoire de l'art et archéologie,10). Lors des entretiens, plusieurs personnalités ont manifesté une certaine nostalgie envers leur période de formation (1,2,3,5,11) tandis que d'autres semblent plus distancés (6,7).

Parmi les figures marquantes d'enseignants d'avant 1968, sont notamment évoqués, le directeur de l'ERAS Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004 : 4,5), son comparse alsacien François Herrenschildt (1906-1992 : 1,5) mais surtout le parisien Gérard Sacquin (1924-1982 : 1,3,4,5) arrivé à l'école dix ans avant mai 1968 et dont la qualité de l'enseignement est soulignée. Certains enseignants, présents à l'ERAS et poursuivant leurs enseignements après 1968, ont laissé un souvenir fort aux élèves à l'instar de J. Marvillet (1902-1991 : 3,5,7), professeur de géométrie.

La période postérieure à 1968 est évoquée par la multiplication des acteurs impliqués dans l'enseignement de l'architecture, que ce soit en dehors du giron alsacien, certains cherchant auprès des refondateurs tel Bernard Huet (1932-2001 : 8) ou auprès de grandes figures telles Georges-Henri Pingusson (1894-1978 : 2) un enseignement structuré. À Strasbourg, de nombreuses figures sont mentionnées dont les chefs de file tels René Tabouret (1925 : 5,7,9,10) mais aussi Guy Clapot (1955-2010 : 10), Diwi Dreyse (1937 : 9), Christian Enjolras (1943 : 10), Annelise Gérard (1934-2017 : 11), Alexandre Koeffler (1935 : 7), Fernando Montes (1939 : 7), Ricardo Porro (1925 : 7) ou encore Philippe Revault (1942 : 9).

Ce sont parfois les travaux eux-mêmes qui ont véritablement marqué les personnes interrogées, à l'instar de l'exercice village, travail sociologique initiatique qui a marqué plusieurs générations d'élèves (9) ou la difficulté de trouver un enseignement de l'architecture structuré (7). Les architectes rencontrés témoignent aussi de l'évolution des lieux de l'enseignement : si les effectifs augmentent, l'École d'après 1968 occupe toujours les locaux étroits au Palais du Rhin investis par l'ERAS dans les années 1920 comme en témoignent plusieurs anciens élèves : « les locaux n'étaient pas adaptés et, il faut le dire, sales » (7) ; « nous étions dans les caves du Palais du Rhin, les conditions de travail étaient difficiles » (10) ; « Pas de tables à dessin, des locaux frugaux, mal adaptés à l'acoustique parfois désastreuse. Les cours n'étaient pas obligatoires. On pouvait venir, partir, fumer, boire un café, tutoyer les professeurs... » (11) Plusieurs architectes évoquent l'ambiance de leurs études (2, 6 : grivoiserie du bizutage et du dîner des patrons, 5: le chef cochon, 3 : les sorties ski et la fanfare).

Deux femmes seulement ont pu être interrogées dans le cadre de cette enquête (6,7). Elles témoignent de périodes durant lesquelles elles sont encore très largement minoritaires dans les études d'architecture. Françoise Laroche évoque trois filles dans la promotion de la rentrée 1967 tandis qu'Eve Burger, quelques années plus tard, fait partie des seulement six filles de sa promotion, dont seulement deux resteront dans le domaine de l'architecture. Si la première ne retient pas de traitement pénible - une forme d'exclusion du dîner des patrons et l'ambiance grivoise tout de même -, la seconde, au sein de la nouvelle École refondée, se sent plutôt privilégiée et intégrée. Ce sont parfois aussi les hommes qui évoquent la présence des femmes au sein des ateliers (1,3), certains regrettant même leur faible nombre durant leurs études (1)... Daniel Gaymard se souvient même : « il y avait des ateliers qui à l'époque refusait systématiquement les femmes » (3).

1



2



3



4



DIVERSITÉ DES PARCOURS : DU DIPLÔME À LA PRATIQUE

5



Plusieurs des architectes rencontrés ont débuté leurs carrières dans des agences locales pendant leurs études (1,3,4, 9,11) ou ont mené une activité professionnelle complémentaire (10). Certains montent d'ailleurs leur propre structure dès avant même l'obtention du diplôme (5). Si certains, avec le recul, ne semblent plus considérer leur diplôme comme un projet déterminant (5,10), il est notable que de nombreux sujets expriment une inscription forte avec le territoire régional : le Wacken, un centre secondaire en 1973 (5) ; le logement social près de Brumath en 1974 (6) ; le vignoble alsacien en 1976 (7) ; l'industrialisation en milieu rural : le logement ouvrier de l'entreprise De Dietrich en 1981 (9) ; la réhabilitation d'une usine à Schiltigheim (10, sujet abandonné dans un 2ème temps) ; un collège à Schirmeck en 1991 (11). D'autres sujets de diplômes revêtent un caractère plus théorique ou abstrait - recherche sur les hauts polymères en 1970 (4), pédagogie autour de l'architecture en 1990 (10) - tandis que certains diplômés sont appliqués à d'autres terrains en lien avec une activité professionnelle naissante - comme un club d'accueil en montagne à La Clusaz en 1964 (1). Ils sont d'ailleurs plusieurs à avoir intégré, après l'obtention du diplôme, une agence fréquentée durant les études (1,3,7).

6



Sept architectes ont par ailleurs monté leur propre structure d'exercice (2,3,4,5,8,9,11) et été actifs sur le territoire alsacien, parmi lesquels quatre architectes sont encore actifs aujourd'hui (3,4,5,8). Les domaines d'activité de ces architectes maîtres d'oeuvre ont été larges : réhabilitation et patrimoine (2,5,8), édifices publics (4,8), industriel (4,8), logement (4,8) et urbanisme (11).

7



Plusieurs des architectes interrogés sont devenus eux-mêmes enseignants par la suite (7,8,10). Certains n'ont jamais exercé la maîtrise d'oeuvre (10) et se sont engagés quasi exclusivement dans des champs d'actions en dehors de l'exercice de la maîtrise d'oeuvre : participation et direction de chantiers de fouilles (6) ; direction du CAUE (9) ; professeur d'art (10). Parmi les personnalités rencontrées, plusieurs ont endossé des responsabilités administratives, institutionnelles ou associatives : président de l'ordre des architectes et membre du conseil d'administration de l'école d'architecture de Strasbourg (1) ; vice-président de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace (2) ; président du Centre de médiation dans l'immobilier et la construction, expert judiciaire auprès de la cour d'appel de Colmar (4) ; élu au conseil municipal (3) ; vice-président de l'Association des urbanistes alsaciens (5) ; intervenant à l'École française d'Athènes (8) ; Président de l'association Oeuvre Notre-Dame-du-Haut de Le Corbusier à Ronchamp (10).

Les résultats obtenus ici à travers un échantillonnage restreint - 11 architectes seulement au regard des centaines de diplômés depuis la création de l'École -, et faisant appel aux fluctuations de la mémoire individuelle, doivent être nuancés. Pour autant, les éléments rassemblés ouvrent des pistes fécondes de réflexion sur l'évolution de la formation des architectes en Alsace tant dans ses liens complexes au monde professionnel qu'avec les évolutions sociales, techniques et culturelles de la fin du XXe siècle...

REGARDS SUR LA PROFESSION, LES RÉFÉRENCES ET LA PRODUCTION

Au delà des éléments biographiques relevés, les entretiens ont généralement donné la possibilité aux personnes interrogées de s'exprimer sur l'évolution des études et de la profession. Concernant la formation, plusieurs architectes sont sceptiques et critiques sur l'organisation actuelle des études et l'universitarisation du cursus engagée depuis le milieu des années 2000 (2, 4, 5, 11). Certains questionnent l'articulation entre l'enseignement du projet et les autres disciplines (8). En même temps, plusieurs architectes sont conscients des évolutions en matière de recrutement (7,9) allant même jusqu'à confesser, comme Jean-Marc Biry : « aujourd'hui je ne serai sûrement pas retenu ». Quant à la pratique, plusieurs des architectes interrogés insistent sur l'usage du dessin comme fondement même du projet et se montrent critiques sur l'outil informatique lorsqu'il devient une fin en soi (1,3,4,5,6,7,8,9). La critique plus élaborée de Patrick Weber envers le numérique se concentre sur la rapidité d'accès à des références et informations nombreuses et non analysées (8). Par ailleurs, plusieurs architectes insistent aussi sur la nécessité d'un engagement politique et social de l'architecte (3,4,5,9).

Au final, de manière plus étonnante, peu d'architectes mentionnent explicitement des références théoriques marquantes. Roger Jost (3), durant son entretien, donne lecture d'un extrait pris en note lors d'une conférence donnée par André Wogenscky au FEC à Strasbourg, illustrant la quête de références modernes faite par les élèves en dehors du giron académique de l'ERAS d'avant 1968. Daniel Gaymard, profondément marqué par l'enseignement et la personnalité de Pingusson à l'agence duquel il travaillera également plusieurs années, cite lui les textes d'enseignements de son maître (*L'espace et l'architecture : cours de gestion de l'espace, 1973-1974*). Formé d'abord à l'Université dans le domaine des arts plastiques, Jean-Jacques Virot semble marqué par de nombreux ouvrages et cite pêle-mêle les lectures des écrits de Francois Ching, Pierre Von Meiss ou encore de Robert Venturi.

Parmi les références architecturales citées, les personnes interrogées se réfèrent aux grands noms de la période héroïque du Mouvement moderne comme Le Corbusier (1,2,4,5), Mies Van der Rohe (4,7), Luis Barragan (7), Jean Prouvé (10) ou leurs émules comme Tadao Ando (7), Paul Chemetov (11) Renzo Piano (4,10) ou encore Richard Rogers (4). Quant au regard porté sur la production locale, certains rendent hommage à leurs enseignants, Claude Amann soulignant par exemple les qualités du travail de François Herrenschmidt. J.-J. Virot estime que la présence de deux écoles d'architecture à Strasbourg a eu un impact positif sur la qualité architecturale dans la région, ainsi rehaussée par rapport au reste de la France. Pour autant, Jean-Marc Biry, directeur du CAUE, estime qu'un travail pédagogique auprès du public et des élus reste nécessaire et que les modalités de dialogue entre architecture contemporaine et tradition pourrait être encore approfondies...

8



9



10



11

